

# LES-AMIS-DE-LA POLOGNE



REVUE  
MENSUELLE  
RÉDACTEUR EN CHEF :  
Rosa BAILLY

REDACTION et ADMINISTRATION :  
16, Rue Abbé de l'Épée — PARIS (v°)  
Comptes de chèques Postaux : Paris 880-96  
Téléphone : CÉÉON : 62-10

Adhérents français :  
10 fr. par an.  
Abonnés étrangers :  
20 fr. par an.

### SOMMAIRE

*Toujours Pilsudski!* : CZERMANSKI. — *Mystère des Trois Rois* : TYTUS CZYZEWSKI. — *La Maison et le Monument* : ROSA BAILLY. — *L'Assèchement de Varsovie*. — *L'apport des langues étrangères dans le vocabulaire polonais*. — *L'hiver au pays houtsoule*. — *Un théâtre à Lowicz en 1822* : LUDWIK SIMON. — *Un Patriote homme du monde* : ABEL MANSUY. — *L'Art Polonais*. — *Le chômage en Pologne*. — *Un Chevalier errant* : MIECZYSLAS SMOLARSKI. — *Le sourire des Tatras* : JULIE WIELEZYNSKA. — *Chopin et Slowacki* : CYPRIEN NORWID. — *L'action des Amis de la Pologne*.



LA COLONNE DE SIGISMOND A VARSOVIE



L'Ancienne et la Nouvelle Année

...toujours Pilsudski !

(Caricature de Czeremanski)



LES ROIS MAGES

(Tableau de Malczewski).

## Mystère des Trois Rois

LES BERGERS (en chœur)

voyez mes frères voyez mes frères  
de quelle lumière de notre côté  
le firmament semble incendié  
mes frères mes frères  
serait-il vrai  
que Bethléem  
est incendié

et cependant  
des grandes prairies  
qui sont au loin  
une foule vient  
avec des Nègres  
et des chameaux  
et des esclaves  
des moricauds  
avec des singes  
des perroquets  
des seigneurs viennent  
et leurs valets  
les trois seigneurs  
monarques d'Orient  
les trois rois mages  
les rois très sages  
sont à genoux  
deyant Jésus  
ils ont l'encens  
la myrrhe et l'or

ils se balancent  
et ils adorent  
et la musique tiourli tiourli  
la musique joue gaiement  
et dans l'étable près du grand mur  
et sur le foin dans une crèche dure  
l'enfant dort  
l'enfant dort

(En ce temps  
de Bethléem pauvre petite ville  
d'étranges nouvelles couraient le monde  
que Joseph le charpentier  
invite les gens dans sa demeure  
que Marie sa bien-aimée  
dans une étable a enfanté  
et les hommes qui arrivaient  
et les frères et les compères  
se rassemblaient et s'étonnaient  
et regardaient le nouveau-né  
et Joseph n'avait pas pu  
l'envelopper d'étoffes dorées  
il n'avait ni beaux rubans  
ni riches vêtements ni beaux coussins  
ni draps, ni langes ni même berceau  
ayant rempli de foin la crèche  
il couche l'enfant afin qu'il dorme  
quand tout-à-coup du crépuscule  
le soleil déjà couché  
de l'horizon est remonté

et subitement du ciel descendent  
des chœurs entiers de tourterelles  
aux ailes d'argent au plumage blanc  
et tous les anges descendent du ciel  
et servent l'enfant — l'enfant Jésus)

GABRIEL (aux ailes d'or)

ô Marie n'est-tu point lasse  
affaiblie par la veillée  
repose-toi quant à l'enfant  
je l'apaiserai le bercerai

MICHEL (aux ailes d'argent)

Belle dame que puis-je vous offrir  
un peu de miel pour vous, belle dame  
du garde-manger qui est au ciel  
je puis de suite le faire porter

SÉRAPIN (aux ailes de feu)

nous avons chez nous là-haut  
des musiciens des gas joyeux  
pour vous distraire qu'ils viennent chez vous  
qu'ils jouent pour vous qu'ils chantent pour vous

LE CHŒUR DES ANGES (les uns aux autres)

avant que le soleil ne tourne  
que quelques anges remontent au ciel  
et pour le roi apportent bien vite  
un peu de lait un peu de miel  
(les séraphins les anges  
les saints archanges  
aux dévidoirs enroulent leur or  
ils étendent leurs ailes d'argent  
et l'air vibrant devant l'enfant  
lui rafraichit le corps)

JEAN LE FORGERON (en entrant)

ce qui arrive aujourd'hui  
si étrangement accompli  
tous les bergers le savent déjà  
et viennent ici avec leurs dons  
les montagnards et les fermiers  
les magiciens de la forêt  
à qui mieux mieux portent leurs offrandes  
et moi aussi j'ai des cadeaux  
pour réjouir l'enfant Jésus

LES BERGERS (entrent en chœur)

on nous a dit dans la vallée  
que Jésus-roi ici est né  
que le seigneur est né  
qui va sauver le monde entier  
ne l'avez-vous pas vu ici  
avec Joseph sa mère Marie  
cet enfant Jésus si petit

JEAN LE FORGERON

oui-da mes frères mes chers amis  
vous êtes venus jusqu'à l'étable  
où sont Jésus la vierge Marie  
et l'humble Joseph le vieux Joseph

LE CHŒUR DES BERGERS

eh bien eh bien mon vieux Joseph  
nous vous portons de beaux présents  
ce que chacun a pu trouver  
dans son étable dans sa maison

JOSEPH (aux bergers)

gentils bergers amis très chers  
que Dieu vous garde pour ces paroles  
car en cette heure si sainte pour nous  
vous avez glorifié Jésus

LE MONTAGNARD ETIENNE

de l'autre village les loups nous suivent  
chacun de nous bien vite a fui  
chacun apporte ce qu'il a pu  
l'un du beurre frais l'autre une brebis

LE MONTAGNARD FLORENT

Thomas le berger  
menait par les cornes un bélier  
les loups l'ont dévoré  
les cornes sont restées

LE MONTAGNARD ETIENNE

et Grégoire mon Dieu  
les loups l'ont malmené  
et c'est à grand-peine  
que nos gas l'ont sauvé

GRÉGOIRE

et le traître s'acharnait  
sur la neige il me suivait  
dans le torrent je suis tombé  
et ma frayeur était si forte  
que ma sandale y est restée

LES BERGERS

ha, ha, ha, ha, ha, ha  
(et tous ils rient se divertissent  
ils jouent ils dansent dans la vallée  
les pâtres brandissent leurs cornemuses  
les anges chantent  
les anges volent  
et à travers le firmament  
une belle étoile étincelante  
telle une rose flamboyante  
vient de l'Orient  
derrière l'étoile avancent lentement  
trois monarques  
trois rois d'Orient  
avancent lentement  
entrent dans l'étable tombent à genoux  
et se prosternent devant Jésus)

GASPAR

ô roi des rois si longtemps désiré  
par tous les prophètes  
annoncé  
avec l'étoile d'Orient qui nous a éclairés  
nous voyons ce qui est annoncé

MELCHIOR

nous venons par les monts, les forêts et les plaines  
Dieu nous est né en cette année bénie  
ce qui est prédit s'accomplit  
accepte notre humble salut Seigneur

BALTHAZAR

accepte Seigneur toutes nos offrandes  
de beaux cristaux des coupes d'argent  
des plats dorés et des jouets  
des vases remplis de myrrhe et d'or  
et d'autres vases remplis d'encens

LES ANGES EN CHŒUR

Seigneur que ton amour les garde  
et paix aux hommes sur la terre  
(les bergers dansent la musique joue  
et Joseph dort et Marie veille  
le bœuf et l'âne le bœuf et l'âne  
soufflent sur la crèche  
et respirant  
réchauffent l'enfant)

TYTUS CZYZEWSKI.

(Traduit par Hanka Klingsland.)

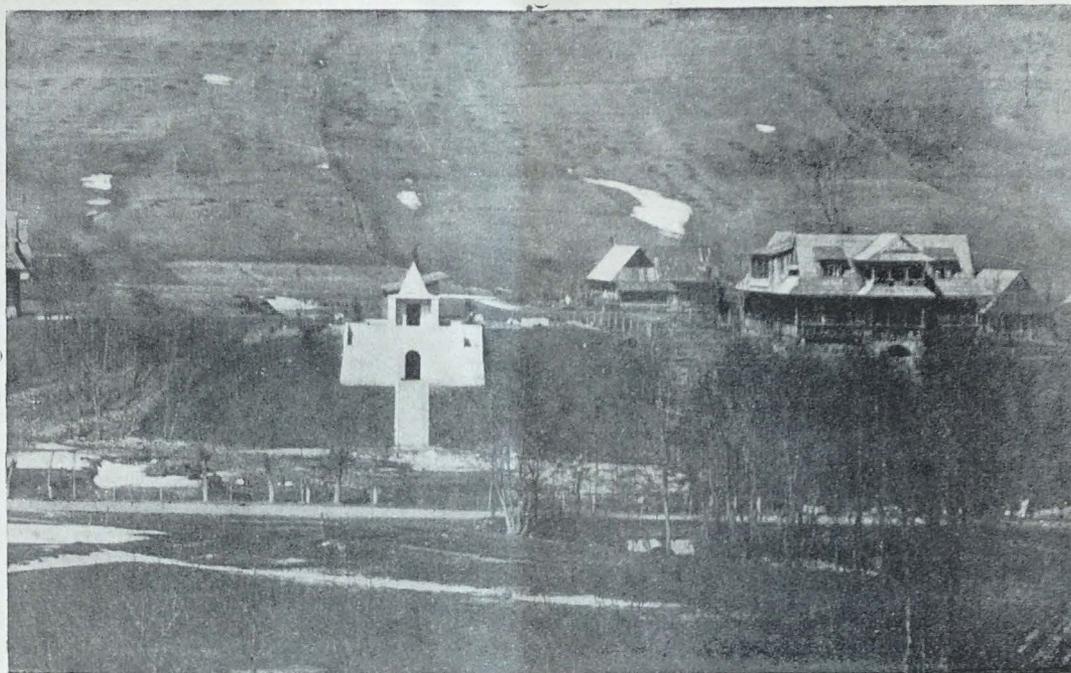
# La Maison et le Monument



KASPROWICZ

La maison du poète Kasprowicz, qu'il choisit, acheta, et habita pendant ses dernières années, est une demeure de riche montagnard. C'est dire qu'elle est tout en bois, avec de légères balustrades, assez haute, et pourtant perdue dans les fleurs. A quelques kilomètres de Zakopane, elle domine une pente fort raide dont le pied est enserré par un torrent.

Pour rejoindre la route, il faut traverser ce torrent, et il est impossible de ne pas s'arrêter sur le pont pour écouter le bruissement de l'eau rapide. Kasprowicz avait fait placer là un banc où il a bien souvent médité et rêvé. Lorsqu'il traversa le torrent pour la dernière fois, il était alors allongé, mains jointes, yeux fermés. Ses amis le portaient sur leurs



LE TOMBEAU DE KASPROWICZ ET LA HARENDA

épaules. Ils s'arrêtèrent à mi-chemin, et une fois encore, la voix du torrent monta vers le poète.

La Harenda (l'Auberge) comme Kasprowicz nommait sa maison, regarde la route où passent les montagnards et leurs carrioles; au delà s'étend un horizon grandiose de montagnes, le massif entier de Tatrys qui jette au ciel d'âpres cimes.

Les chambres de la Harenda sont telles que du vivant de Kasprowicz. Sur les tables sont épars ses livres familiers; aux murs sont accrochés les tableaux qu'il a choisis. Et surtout, « Maroussia » parle de lui avec tant de naturel ! Il va pousser la porte, on croit voir déjà sa stature puissante de Poznanien.

Maroussia, sa veuve, ne veut pas que son esprit quitte la maison qu'il a habitée et chérie. Mais elle ne veut pas non plus que cette maison devienne musée et nécropole. La Harenda est frissonnante de vie, dans ses plantes grimpantes que le vent de la montagne agite sans cesse, comme dans son salon, où l'on discute sans fin sur tous les problèmes de l'âme, de l'art et de l'histoire.

Les restes de Kasprowicz attendent dans le caveau d'une famille amie, au cimetière de Zakopane, que soit terminé son tombeau à lui. Maroussia l'a voulu tout proche de la Harenda; il en entendra les bruits familiers. Les hôtes iront de la maison au tombeau, comme ils iraient du salon de Maroussia au cabinet de travail du poète. Le tombeau, comme la Harenda, domine le torrent et la route, fait face aux montagnes. Pour que Kasprowicz s'y sente mieux chez lui, Maroussia et l'architecte (Charles Stryjenski) lui ont attribué la forme d'une chapelle, comme on en trouve au long des routes du Podhale. Un prêtre y viendra dire la messe, devant un autel de bois sculpté. Kasprowicz se tiendra au-dessous,

dans une crypte magnifique et sombre, aux revêtements de marbre noir. Un double escalier relie la chapelle aérienne et le tombeau souterrain. Il se prolonge vers le torrent et la route en perron monumental.

Que d'argent, que de soins, que d'amour représente ce monument ! Les sources affluent sur la pente; il a fallu en retrouver le cours profond, le capter, le détourner, pour que l'édifice ne glissât pas sur ses fondements humides. Combien de fois les travaux n'ont-ils pas été remis en question ! Les souscriptions se sont épuisées, mais non pas la ténacité de Maroussia. Enfin, tout est terminé. Il ne reste plus qu'à planter les sapins qui formeront un fond funéraire à la petite chapelle. Et le grand poète Kasprowicz aura, puissant, simple et grandiose comme son œuvre, un monument élevé par la piété de sa femme.

\*\*\*

Mais Maroussia est Russe. Elle a, non seulement l'horreur de tout ce qui peut ressembler à de l'hypocrisie, mais un besoin quasi maladif de dire toute la vérité.

Tout le monde sait qu'elle a enchanté de sa jeunesse, de sa grâce, de son vif et brillant esprit le poète déjà vieux. Elle lui a inspiré d'admirables œuvres. Elle lui a épargné soucis et chagrins. Compagne exquise, elle est devenue la garde-malade la plus dévouée pendant les dernières années de Kasprowicz. Voici maintenant qu'elle travaille pour sa gloire, s'occupe de la réédition de ses œuvres, lui élève un monument de granit et de marbre. Déjà, sa charmante image était populaire en Pologne; et

son cuîte pour le grand défunt achevait de faire d'elle une figure de légende.

Maroussia souffle sur le mirage. La vérité d'abord. Elle vient de donner un ouvrage qui, au plus haut point, a ému, excité, soulevé l'opinion publique. Ce sont ses « Mémoires », portant comme sous-titre : « Ma vie avec lui ». Vous entendez bien que ce n'est pas un ouvrage consacré à Kasprowicz, mais à elle-même, Maroussia. Sa subtile et forte personnalité n'a jamais voulu abdiquer devant une autre, même dans l'amour, même quand il s'agissait d'un des plus grands poètes modernes. Cette indépendance de l'âme, vous pouvez l'appeler orgueil. J'y vois la première nécessité, le premier devoir d'un être humain.

C'est pourtant Kasprowicz que les lecteurs polonais vont chercher dans les « Mémoires » de sa femme. Ils y trouvent maint précieux renseignement biographique ou psychologique. Mais ils comprendraient moins bien ce que c'est qu'un créateur, ce qu'est Kasprowicz lui-même, s'ils ne le voyaient aux prises avec une autre individualité.

Que le génie rend aveugle et tyrannique ! Tout bouillonnant de puissance, formant en esprit ses futurs personnages, le poète n'admet pas que sa femme ait ses pensées à elle, ses occupations ou ses distractions. Il s'emporte quand elle prend goût à la fabrication des « batiks ». Dans ses élans d'amour, il souhaite la voir demeurer « comme une Madone byzantine », dont pas un pli de robe ne se dérange jamais. Noble image, mais demandez à un être jeune et vibrant de la réaliser ! Ce sera le condamner à mort par consommation.

Maroussia, à dix-sept ans, a choisi et voulu Kasprowicz comme mari. Lui avait trente ans de plus qu'elle ; il ne croyait plus à l'amour après la trahison de sa femme ; il ne pouvait voir, dans la fille d'un général russe, qu'une ennemie de sa patrie

bien-aimée. Maroussia ne parlait même pas le polonais. Le mariage se fit : ce que femme veut... le diable souvent le veut. Et Kasprowicz y trouva le bonheur, mieux encore : un renouvellement de sa puissance créatrice. Maroussia, à peine sortie de l'enfance, pourtant, fut la compagne compréhensive, la maîtresse de maison pleine de tact, le guide et l'amie des deux filles que Kasprowicz avaient eues de son premier mariage. Elle avait toujours souhaité être la femme d'un grand homme : elle fut satisfaite de son sort. Pourtant, quelle solitude morale connut-elle ! quels déserts d'ennui put-elle traverser ! Les accès de fougueux amour de son mari alternaient avec des scènes de jalousie, ou bien avec des absences trop prolongées. Les « Mémoires » ne contiennent aucune plainte, Maroussia est trop fière, mais c'est pourtant une âme menacée de mort qui s'y exprime. Et comme cette âme ne veut pas mourir, un jour viendra la révolte. C'est le titre du second volume, non encore paru.

Il y aurait beaucoup à dire de ce premier volume. La presse polonaise l'a exalté, ou violemment critiqué. Il apportait bien des enseignements, il froissait bien des susceptibilités nationales. On avait attendu la réplique en prose du monument de pierre élevé à Kasprowicz par les mêmes mains qui ont écrit les « Mémoires ». On a eu la maison, la vie journalière et domestique, où le grand homme, par sa grandeur même, devient un despote.

Pour nous, Français, qui assistons de loin au débat, ce livre est l'écho polonais de tel livre poignant écrit sur un artiste de génie par ses proches. Maroussia est la sœur de cette triste Jeanne Carlyle, qui mourut à la peine.

L'Océan est sublime, mais les arbres ne peuvent croître sur ses bords.

Rosa BAILLY.

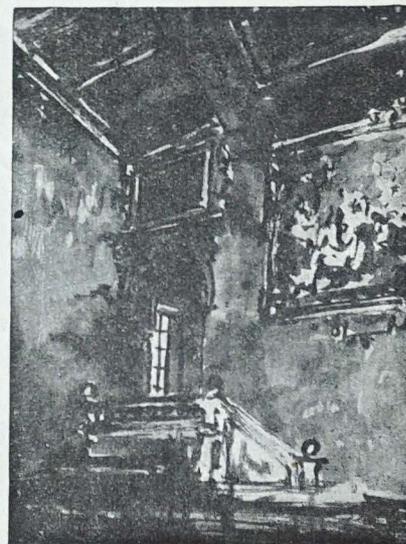


## Deux Dessins de Noakowski



A gauche : Hôtel Renaissance

A droite : Salle baroque



# L'Apport des Langues étrangères

## dans le Vocabulaire Polonais

Ce qui frappe avant tout dans la langue polonaise, c'est le don exceptionnel d'assimilation dont elle a fait preuve jusqu'ici.

Selon M. J. Szwed, de Wilno, la langue polonaise contient un nombre excessif de mots étrangers à savoir exactement 14.970. Un certain nombre de ces mots ont été complètement assimilés, ainsi « topor » la hache, « chorag.ew », le drapeau, etc., tandis que les autres ont conservé leur teinte étrangère, — ex. « inflacja », inflation, « geografija », géographie, etc. Le nombre des mots étrangers serait cependant quadruple si l'on tenait compte de tous les vocables introduits dans la langue polonaise et qui ont été modifiés par l'adjonction d'un préfixe ou d'un suffixe. (Ex : « harc » combat singulier a donné « harcować », escarmoucher « harcownik », escarmoucheur, « harcerz », boy-scout ou éclaireur, « harcerstwo », le scoutisme, « harcowski » qui concerne le scoutisme « podharemistrz », sous-chef des escarmoucheurs etc.)

La classification des mots étrangers d'après leur origine et selon le domaine de la vie morale et matérielle de la nation dans la langue de laquelle ils ont été incorporés est extrêmement curieuse à étudier.

Le groupe le plus important est celui des mots d'origine latine qui comprend 5.200 mots, 35 % des mots étrangers. Cette influence dominante du latin s'explique par le fait que la nation polonaise a parlé et écrit en latin pendant plusieurs siècles. Il n'est aucun domaine de la vie polonaise où le latin n'ait laissé une forte empreinte.

Ensuite vient le groupe des mots d'origine grecque qui s'élève à 3.900, soit 26 % du total des mots étrangers.

Presque tous les mots concernant les sciences mathématiques et naturelles ont un caractère international, à l'instar des mots latins.

En troisième rang arrive la langue allemande avec 2.000 mots, 13 %. L'importance de cet apport n'a rien d'extraordinaire si l'on considère la situation géographique de la Pologne. Les mots d'origine germanique se rapportent spécialement aux choses techniques, à l'artisanat, à l'industrie, au commerce, à la navigation et quelque peu aux choses militaires.

La langue française vient tout de suite après, avec un total de 1.780 mots, 12 %. Plusieurs circonstances ont contribué à cette introduction relativement considérable de termes français dans la langue polonaise : l'attrait foncier que la culture française a de tous temps exercé sur l'âme polonaise, les

relations étroites qui existèrent jadis entre les salons français et polonais, l'émigration polonaise en France, enfin d'une manière générale, le fait que la langue française a toujours été en Pologne la langue préférée des salons.

C'est surtout dans les domaines intellectuel et artistique (littéraire, mode, politique etc.) que s'est exercée l'influence française en matière linguistique.

Reste encore l'italien, avec 580 mots, 4 %. La plupart des mots italiens concernent les arts : musique, théâtre, peinture, sculpture, etc.

Le tribut des langues orientales relativement élevé (510 mots, 3 %) s'explique par le voisinage immédiat de la Pologne avec l'Orient et par les guerres fréquentes qu'elle eut à soutenir contre les Turcs et les Tartares. En premier lieu vient le turc avec 180 mots, l'arabe avec 140 mots, l'hébreu, avec 70 mots, le tatar avec 60 mots, le persan avec 30 mots, etc.

Voici quelques exemples de mots d'origine orientale 1. turque : « burza », orage, « dzida », la lance « kobza », la musette, « Kilim » sorte de tapisserie, « tulipan », tulipe, « topor », la hache, etc. 2. arabe : « alkowa », alcôve, « kajdany », les menottes, « lazur » l'azur, « barchan », la futaine. 3. tartare : « bulawa », le sceptre, « choragiew », le drapeau, « ułan » le uhlan, etc. 4. persane : « kaleka », l'infirme, « chata », la chaumière, « balwan » la vague, etc.

L'apport des langues slaves a été relativement faible : 370 mots, 2,50 %. Là-dessus, 90 mots russes 60 mots tchèques, etc. Ce qui frappe dans cette statistique, c'est le peu d'influence exercée par la langue russe malgré la longue domination des tzars et d'autre part, l'influence également limitée de la langue tchèque, bien que les Polonais aient reçu du peuple tchèque le christianisme et la culture occidentale.

Le nombre des mots anglais s'élève au chiffre assez joli de 280 mots, 2 %. Tous ces mots, de caractère international, se rapportent aux sports et aux clubs.

Notons enfin, comme langues étrangères ayant fourni une certaine contribution au vocabulaire polonais : l'espagnol (100 mots), le hongrois (65 mots), le hollandais (40 mots), les langues scandinaves (30 mots), etc.

Les termes de la langue hongroise concernent surtout les choses militaires d'autrefois.

Quant aux mots hollandais, ils s'appliquent spécialement aux choses de la navigation.



## L'Hiver au Pays Houtsoule

Composition de M<sup>me</sup> Kratochwila-Widymaska



## Un Théâtre à Lowicz en 1822

On trouve dans les archives polonaises un rapport d'un ancien espion russe. Makrot, au sujet des représentations données à la foire de Saint-Mathieu à Lowicz en septembre 1822 par le Théâtre de Lublin.

Ce rapport, rédigé avec beaucoup de détails, nous apprend que le 20 septembre on avait joué le « Médecin malgré lui » de Molière et un vaudeville français : « l'Homme de Paille ». Dans ce dernier se trouvaient des couplets sur la liberté; chantés par une Mademoiselle Paris, ils furent applaudis à tout rompre : bien que rappelée quatre fois, la chanteuse refusa de bisser, ce qui provoqua un grand tumulte auquel prirent part tout spécialement des individus en redingote à brandebourgs et coiffés de chapeaux blancs ou de czapkas polonaises.

Le jour suivant, c'est-à-dire le 21 septembre on joua un opéra de Krasinski mis en musique par Kurpinski : « le Château de Czorsztyn, ou Bojomir et Wanda » et un opéra-comique « le maire-aubergiste et l'aubergiste-maire » adapté du français par Zolkowski. Cette fois-ci le public ne garda pas son calme. Au baisser du rideau, à grands cris, il commença à réclamer que l'orchestre jouât la polonaise de Kosciuszko; lorsque les musiciens s'y refusèrent, un spectateur cria du haut d'une loge : « Oho! on a déjà oublié Kosciuszko! » L'agitation augmente encore et tout le parterre manifeste bruyamment en criant : « On n'a pas oublié! jouez donc! » L'orchestre excité céda et lorsqu'il eut achevé la polonaise, un tonnerre de bravos se fit entendre sans interruption.

Le 22 septembre, on donna un opéra de Majeranowski avec musique de Dutkiewicz : « Kosciuszko sur les bords de la Seine », et une comédie de Kotzebue « le Gouverneur ». Le public réagit avec violence à ce spectacle : dès que l'acteur représentant Kosciuszko paraissait en scène, il était accueilli par des applaudissements et des cris.

Dans la salle se trouvait un certain Swizynski appartenant à la noblesse des environs de Strychow. A lui tout seul il présentait déjà un spectacle de premier ordre. Habillé à l'ancienne mode polonaise, il fondait en larmes de joie et s'écriait :

« Ah! mon général Kosciuszko! » ce qui enchantait le public, qui applaudissait. Sikorski, un officier de gendarmerie s'approcha du gentilhomme et le pria de se tenir tranquille, mais celui-ci n'accéda pas à cette demande et continua ses bouffonneries pour la plus grande joie du public ; par exemple, au moment où un uhlan parut sur la scène, il le salua d'une voix tonnante et lui offrit une prise de tabac.

La représentation suivante eut lieu le 23 septembre. On joua l'opéra de Dmuszewski sur un libretto tiré de l'œuvre de Kotzebue « Fédor ou la Grâce Impériale » et une comédie de Kotzebue adaptée par Dmuszewski : « C'était moi ». L'acteur Wasowicz qui jouait le rôle de l'empereur dans l'opéra paraissait sous les traits du tsar Alexandre I<sup>er</sup>, ce qui était interdit.

Le théâtre de Lublin donna encore deux représentations à Lowicz. Le 25 septembre, ce fut la pièce de Weissenthurnof, « l'Orphelinat », et en intermezzo musical de Kurpinski. Le 26, on représenta un drame traduit de l'allemand : « Les Polonais à l'île Saint-Domingue » et une comédie de Contessy : « le Talisman qui rend invisible ».

L'espion qui donne tous ces détails constate que sur la scène régnait toujours le plus grand désordre et que le public dans la salle gardait le chapeau sur la tête.

Très consciencieux dans le compte rendu du moindre détail, il suppose que les autorités tireront leurs conclusions de son rapport et à cet effet il insère discrètement dans son dossier l'affiche qui porte les noms de tous les personnages de la troupe. C'est ainsi que nous pouvons connaître avec précision tous les acteurs chargés d'amuser le public de Lowicz à la grande foire d'automne.



Tout ce qui précède n'est qu'un court fragment détaché d'une chronique qui nous décrit tout au long les spectacles et qui projette une vue assez étendue sur le passé.

En ces temps-là existaient à Lowicz plusieurs écoles religieuses ; elles arrangeaient des représentations où figuraient leurs élèves. On a conservé plus de vingt affiches de 1671 à 1731 avec tous les détails de ces spectacles.

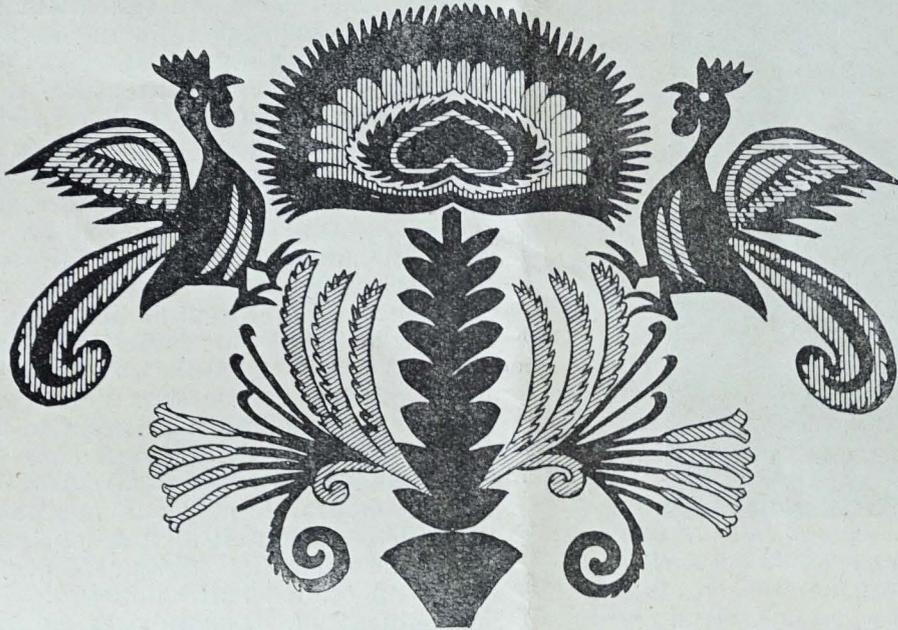
Lorsque le théâtre avec ses acteurs de carrière commença à se développer en Pologne, Lowicz au moment de sa foire de Saint Mathieu devint un centre qui attirait une grande affluence et le théâtre y faisait ses « choux gras ».

Le premier qui exploita méthodiquement les avantages que Lowicz présentait à cette époque fut Boguslawski.

Plus tard, redevenu directeur à Varsovie en 1799, il continua à aller à Lowicz, stimulé par l'espoir de beaux bénéfices, de 1799 à 1807.

Il ne faut donc pas considérer les représentations de 1822 à Lowicz comme un fait isolé. La foire de Saint Mathieu dura de longues années et attira comme un aimant dans cette petite ville, diverses troupes théâtrales avides de gagner quelques sous en pleine morte saison. On peut conclure par toutes ces représentations annuelles que ces troupes de comédiens, poussées par le besoin, étaient encore en assez grand nombre.

LUDWIK SIMON.



PAPIERS DÉCOUPÉS DE LOWICZ

---

## L'Assèchement de Varsovie

Jadis, quand Varsovie était une ville de moindre importance, on pouvait ne pas tenir compte de ses faubourgs. La vie y était possible, tant bien que mal ; tout près bruissaient les forêts où s'épanouissaient les arbres fruitiers ; il y avait beaucoup de verdure, de grands espaces où brillait le soleil, l'air circulait librement. Tout cela contribuait à assainir ces quartiers, à en absorber l'humidité accumulée pendant la mauvaise saison.

Mais de nos jours ? Varsovie s'étend toujours le long de la Vistule ; sa situation géographique n'a pas changé ; elle ne s'est pas exhaussée au sommet d'une colline. Autour d'elle nous trouvons des terrains tourbeux, des marais. Le sol, comparé au niveau de la Vistule, est très bas ; il y a des endroits où toute construction est impossible. Il en est ainsi au nord, au sud, à l'ouest, à l'est.

L'actuelle Varsovie a essayé de tirer le meilleur parti de cette situation. Là, où alternaient la tourbe et la boue, elle a créé des parcs et des jar-

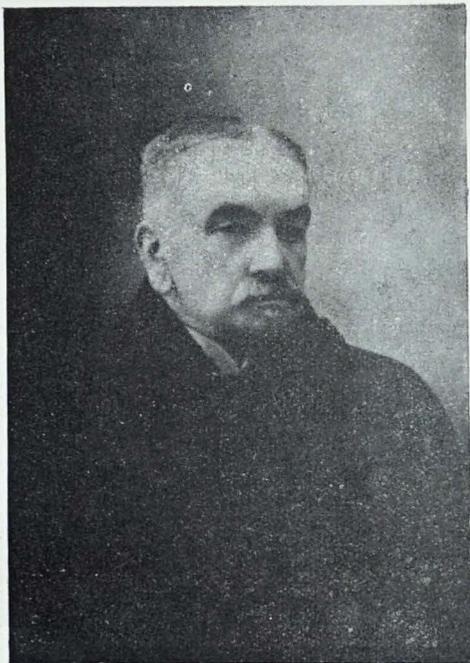
dins, des squares et des plates-bandes. C'était la solution la plus facile et en même temps Varsovie assez pauvre en verdure a multiplié celle-ci pour qu'elle soit en rapport avec ses dimensions et le nombre de ses habitants.

Les travaux d'assèchement et de drainage ne sont ni bon marché, ni agréables à supporter. Il faut cependant les exécuter. Instituer des lieux d'agrément, comme des jardins et des parcs est insuffisant pour résoudre le problème que représente l'amélioration et l'utilisation de ces terrains.

Il faut qu'une grande ville possède ses canalisations, ses conduites d'eau ; il faut que ses maisons s'élèvent sur un sol convenable, sain et sec.

Si certains espaces, des quartiers entiers, étaient asséchés, Varsovie acquerrait la place dont elle a besoin. La superficie des terrains libres serait limitée rationnellement et la capitale y gagnerait au triple point de vue de l'hygiène, de l'esthétique et de la plus-value commerciale de ces quartiers.

# Un patriote homme du monde



M. ZWAN

Antoine Zwan appartenait à la génération qui, arrivée à l'âge d'homme après 1870, voyait autour d'elle les hommes mûrs et les vieillards déprimés par l'échec des révolutions de 1830 et 1863, ainsi que par la défaite de la France. Le découragement ou tout au moins un besoin de recueillement, de repliement sur soi-même, s'emparaît de la Pologne que ne soutenait plus aucune espérance, que le Messianisme romantique avait déçue et que les trois puissances copartageantes opprimaient pour toujours, semblait-il. Tel était du moins le sentiment qui pesait sur les Polonais de Pologne, sentiment pénible et qui produisait dans les âmes l'impression d'un étouffement.

Fils d'un officier qui commença sa carrière sous Napoléon en quittant le pays pour rejoindre la grande armée en Espagne, et qui fut peu de temps après décoré de la Légion d'honneur à Leipzig, Antoine Zwan fut soutenu par la tradition paternelle.

Le sort voulut que M. Zwan se rendit à Nice en 1877. Il y acquit la certitude que, non seulement la Pologne n'était pas morte, mais que le monde était susceptible de s'y intéresser, et acceptait comme possible l'idée de sa résurrection.

Dans ses Souvenirs sur la Riviera française, il a fait une énumération curieuse et systématique des personnalités groupées par nations, chez les-

quelles on s'intéressait à la Pologne ; chez lesquelles les Polonais étaient invités parfois, défendus l'occasion contre les agents de l'Allemagne ou de la Russie ; chez lesquelles le plus souvent il a fréquenté lui-même personnellement, Français, Italiens, Anglais, Belges, Roumains, Américains, Russes, Allemands même, Serbes, Grecs, Espagnols, Portugais, Suédois, Suisses, appartenant à l'aristocratie de ces divers pays, à la finance, à l'art, à la littérature. Il a vu naître là une presse de caractère très spécial — Le Petit Niçois, l'Eclairer (pour lesquels sa mort ne fut pas un événement qu'on laisse ignorer au public), le Monde élégant, — presse qui s'adaptait aux goûts et satisfaisait les curiosités de cette élite cosmopolite. Il a vu s'ouvrir à Nice et à Cannes les grands cercles assez fermés, où ce grand monde se sentait chez soi, discutait librement de toutes choses et où il était plus facile de parler de la Pologne que dans les chancelleries diplomatiques assurément ou dans les bureaux de rédactions des journaux — Cercle Masséna, Cercle de la Méditerranée, Cercle nautique de Cannes, sortes de républiques mondaines dont tous les membres étaient égaux et où une contrainte politique quelconque eût été bien difficile à exercer. Il a vu accourir là et régner sur le public de la Côte d'Azur de grandes dames ouvrant en ce lieu leur salon à des hôtes nombreux et éminents, à des ministres en fonctions, en retraite ou en devenir, à des souverains, à des rédacteurs en chef de grands journaux, amis ou ennemis de la Pologne : un Villemessant, un Blowitz, un Wolff.

Les membres de l'aristocratie polonaise qui fréquentaient ces milieux, se sont alors, avec la rapidité de compréhension caractéristique de leur race, rapidement rendu compte du profit qu'il y avait à tirer pour leur pays de ce groupement périodique de tant de personnages influents de tant de nations, à Nice et aux alentours. Mais beaucoup étaient trop absorbés par leurs devoirs mondains précisément, pour pouvoir agir par la plume avec autant de succès qu'ils le faisaient, par leurs relations. M. Zwan, tout en fréquentant un monde de plus en plus étendu et de plus en plus divers, en vint peu à peu à assumer ce genre d'activité qui, sans faire de lui un professionnel, un journaliste, un polémiste, le plaçait cependant aux frontières où l'homme du monde avoisine le publiciste.

Il se lie d'abord au Cercle Masséna avec les rédacteurs du Petit Niçois ; il est du nombre des Polonais qui affirment leurs sympathies pour la France, lors de l'inauguration du monument Gambetta ; il est de ceux qui collaborent à l'Eclairer, de ceux qui attirent à Varsovie Fontanes de l'Isle, rédacteur du Monde élégant, lors du jubilé de Sienkiewicz.

Grâce à Fontanes, est organisé un concours littéraire sur ce sujet : La Femme moderne, où triomphera Orzeszko, et par lequel le nom de Konopnicka se répandra à l'étranger. Par Fontanes aussi et par la presse de la Côte d'azur, les persécutions que subissent les Polonais de la part des autorités prussiennes, auront un particulier retentissement dans la presse de tous les pays. M. Zwan, mêlé à tout ceci, prend de plus en plus conscience de la puissance de l'opinion et des résultats qu'on en peut espérer pour la Pologne.

Il écrivait très souvent et à toutes sortes de personnages de tous pays : et comme il me consultait au sujet d'un usage, du sens précis d'une tournure, d'un terme, je ne pouvais pas ne pas être frappé de l'abondance de cette correspondance.

Au début, elle me semblait sans grande signification, même si l'on se plaçait à un point de vue tout à fait privé. Quelle importance pouvaient avoir ces félicitations envoyées de Varsovie à Milan ou à Glasgow, ces condoléances adressées à Bucarest ou à New-York à des personnages ou trop peu officiels ou trop princiers ? Tout cela me paraissait de l'encre, du temps, de l'argent perdus. Les événements de famille qui motivaient ces lettres, les correspondants de M. Zwan, me paraissaient parfois trop petits pour la peine qu'il se donnait, parfois ils me paraissaient trop grands pour que la démarche d'un simple particulier pût être remarquée, et de fait, plus d'une démarche de M. Zwan a dû rester sans écho. Mais peu à peu, j'eus la sensation que la plupart de ces lettres avaient des réponses et produisaient l'effet suivant, visiblement cherché par leur auteur. M. Zwan par toutes ces lettres, depuis les plus insignifiantes jusqu'aux plus expressives, semblait dire partout à la fois : « Il y a une Pologne, la Pologne existe toujours ; jeszcze Polska nie zginela. Je vous le dis sans accentuer, sans chauvinisme, en homme de bon ton ; mais ne l'oubliez pas ». Et les réponses semblaient dire : « Oui, vraiment, la Pologne n'est pas morte, et nous avons eu plaisir à nous le rappeler en vous lisant ». Et sans doute, plus d'un Polonais alors s'adonnait à une action de ce genre ; mais je ne sais s'il y en avait pour se l'imposer avec un tel esprit de continuité, avec tant d'à propos, avec un zèle que stimulait chaque succès.

Donc, cette correspondance était :

1° l'affirmation aux yeux de tant de gens qui alors l'oubliaient, de l'existence de la Pologne.

2° un effort en vue de montrer en Europe et jusqu'en Amérique à une génération alors éprise de stabilité, de bien être, de culture, celle d'entre 1880 et 1914, que la Pologne était un pays riche en hommes cultivés auxquels il ne manquait que d'être regroupés en un Etat pour figurer dignement parmi les Nations, comme ils figuraient déjà dans la bonne société. Ainsi, à la démonstration du fait qu'il existait toujours une société polonaise, s'ajoutait celle du fait que cette société méritait les sympathies actives de toutes les élites.

Les lettres de M. Zwan, même les plus banales, mentionnaient toujours sa qualité de Polonais, ou faisaient allusion à la Pologne, et les réponses

courtoises qu'elles provoquaient, contenaient tout naturellement des mots aimables non seulement pour M. Zwan, mais encore pour son pays. Et de cela ressortait l'impression que ces lettres, toutes conservées en vue d'être montrées à l'occasion, constituaient à elles seules un argument de poids adressé aux Allemands ou aux Russes : « Vous perdez votre temps en niant l'existence de la Pologne et en croyant la supprimer par là. Voyez : que de gens et quelles gens, et de quels pays, sans se donner le mot, sans faire de politique, affirment que la Pologne existe et l'aiment ». Et, en fait, M. Zwan, loin de faire mystère de sa correspondance, en faisait étalage en riant, avec une espèce d'ostentation qui désarmait. Chaque lettre était si inoffensive par elle-même que le fonctionnaire « oso-bich porutcheni » le plus malveillant n'y eût pu rien trouver. Elles ne firent jamais de M. Zwan un de ces hommes qu'on peut facilement expulser ou interner. Elles firent mieux : elles le protégèrent. Comment maltraiter un homme qui a des relations si étendues, si hautes, si variées, et dont en même temps l'amabilité et la courtoisie sont universellement reconnues ?

Son caractère serviable lui rendra serviables de nombreux personnages. Il facilitera le séjour et les enquêtes à Varsovie du journaliste anglais Gordon Brown ; Brown en échange fera ouvrir à la prose de M. Zwan les colonnes du Times. Le puissant Stolipine se récriera alors : « Que les Polonais se plaignent aux Français, passe encore ! étant donné leurs anciennes relations. Mais s'introduire ainsi chez les Anglais, c'est là un paroxysme inattendu ». Effectivement, ce mécontentement ne pourra s'exhaler qu'en paroles ; on ne peut pas braver l'opinion européenne en frappant un Polonais pour avoir parlé de son pays dans le grave Times. D'autre part, le Times ayant pris une attitude bienveillante à l'égard de la Pologne, non sans lenteur et difficulté, ne pouvait sans se compromettre abandonner de suite cette attitude : le Times garda donc assez longtemps cette orientation.

M. Zwan a applaudi pour la première fois Sarah Bernhardt près de Nice au château des Palmiers, dans le rôle de Dona Sol ; il la reverra à Varsovie, il lui écrira, elle répondra que la Pologne est la terre de ses petits enfants. Résultat : elle aura un jour, à un déjeuner qui lui sera offert à Pétersbourg par Nicolas II, l'indiscrétion de demander au tsar son sentiment sur la question polonaise. Même quand M. Zwan échouait dans ses efforts pour faire agir les dames en faveur de la Pologne, il obtenait cependant toujours un certain effet utile. Il assiéga de divers côtés la célèbre romancière italienne, Mathilde Serao : lorsque la réputation polonaise à la Douma porta devant cette assemblée la question de l'autonomie polonaise, Mathilde Serao promit de signer un article fort hardi à ce sujet qu'un grand journal parisien promit d'insérer. Soudain, une indiscrétion ayant été commise, le Ministre des Affaires étrangères italien intervint près de Mathilde Serao, à la prière de l'ambassadeur de Russie. L'article ne parut pas : mais sa non publication fit presque autant de bruit qu'en eût fait son insertion,

à raison de la qualité des personnages mis en mouvement. Du moins, l'on sentait une fois de plus qu'il y avait en Europe une opinion favorable à la Pologne, opinion au service de laquelle étaient prêts à agir des écrivains de premier ordre.

M. Zwan fit de même le siège, — beaucoup plus facile d'ailleurs, — de l'ardente et sentimentale Séverine. A l'occasion de l'affaire de Chelm, Séverine fit insérer dans l'*Intransigeant*, l'appel des Polonaises intitulé : « France, ma sœur ! », où il était dit : « La Pologne n'est pas morte... On entend comme un bruit de chevauchée, les idées en marche. L'horizon ne sera plus vide longtemps, ô Pologne. »

La princesse de Rohan fut mise par l'*Echo de Paris* et par M. Zwan à la tête d'une organisation qui, sous prétexte de collaborer à l'inauguration d'un monument de Chopin, devait amener en 1913 à Varsovie tout un groupe de personnages politiques français. Ce projet avait le patronage de l'ancien président de la République Loubet et du comte de Mun. On eut un peu de retard : De Mun tomba malade et mourut, la guerre survint. La Pologne ressuscita et l'inauguration du monument Chopin prit un autre caractère : aucune précaution n'était plus nécessaire.

Mais la grande amie de M. Zwan, dans toutes ses ercarmouches visant à mettre les gouvernements russe ou allemand en face d'une opinion européenne attentive aux péripéties de la question polonaise, ce fut incontestablement M<sup>me</sup> Juliette Adam. Elle fit attaquer violemment Witte par ses amis de Pétersbourg, et l'on vit cette chose invraisemblable : Witte écrivant à M. Zwan pour le prier de demander à Mme Adam de cesser des attaques qui lui faisaient grand tort dans l'esprit du tsar. Après la victoire des Polonais sur les Bolcheviks en 1920, Mme Adam écrira à M. Zwan : « Enfin ! La voilà la chère Pologne, telle que nous la voulions, nous ses vieux amis dévoués ! Grande par elle même et salvatrice de la civilisation européenne. Il n'y a pas de mère polonaise plus fière que moi de la gloire que les soldats de Pologne lèguent à leurs enfants.

Votre vieillissime amie, 85 ans demain. »

Ces relations féminines sont de celles dont peut s'honorer un homme distingué.

Il ne s'en est pas contenté : il a aussi stimulé, intéressé, nourri de zèle de nombreux écrivains, de publicistes, de personnages politiques, de slavophiles étrangers à la Pologne ; il n'a pas craint de s'adresser à des chefs d'Etat. Les frères Leblond, auteurs du livre sensationnel « La Pologne vivante », venus deux fois à Varsovie pour s'y documenter, n'ont pas manqué de s'adresser à lui. Il était lié avec ce Rocheverre qui dans la *Revue pour les Français*, publia cet article dont le titre seul est déjà une audace : « La Pologne sera libre ou la Russie ne sera pas ». J'ai souvent rencontré chez lui le sympathique Henri Vimard qui tentait à ses propres frais une enquête sur la Pologne dont fût sortie une œuvre de premier ordre, s'il n'était pas tombé sur le front de Champagne en 1916. De Noussane, rédacteur en chef de *Gil Blas*, que M. Zwan avait connu à Menton, puis attiré à Varsovie, écrira à son insti-

gation en 1911 un article relatif encore à la question de Chelm, intitulé : « La Russie contre la Pologne » et où il osera dire : « On trahit les Polonais à Pétersbourg. On nous trahira un jour ». Phrase prophétique, hélas !

M. Zwan était fort mal vu des autorités russes. Quant à lui, il montrait à l'égard de nombreuses personnalités russes une cordialité d'autant plus grande qu'il posait avec plus d'audace la question polonaise. Il leur parlait très franchement de cette question ; il leur prouvait que l'autonomie polonaise était dans l'intérêt même de la Russie, qu'elle était le corollaire obligé de l'alliance franco-russe, et il soulignait avec une ardeur toute particulière son zèle franco-russe. Cette plateforme très solide ne permettait guère aux autorités russes de toucher à sa personne, comme l'auraient voulu certains personnages. Il mit le comble à leur confusion en correspondant, à l'aide d'amis sûrs, avec Witte, avec Stolypine au sujet de l'alliance franco-russe, en général voisine dans ses lettres de la question polonaise : il obtenait des réponses polies, gênées certainement, mais où se trouvait toujours un mot, une phrase à jeter dans les jambes de ses interlocuteurs russes de Varsovie. En une circonstance assez insignifiante, il adressa au Tsar Nicolas II, un télégramme de félicitations en français conçu en termes si sympathiquement polonais, que le Tsar crut nécessaire d'y faire une réponse expressive. Dès lors, les Russes de Varsovie, dont aucun n'eut risqué cela peut-être, restèrent médusés devant M. Zwan : on ne touche pas à un homme auquel le Tsar répond directement.

Il se permit désormais des choses qu'on ne pouvait pardonner qu'à lui : il fit une scène violente dans un magasin à un haut fonctionnaire qui exigeait qu'on lui répondit en russe et non en polonais ou en français : « Vous n'avez pas le droit d'exiger qu'on vous parle en russe, criait M. Zwan d'une voix tonnante, et vous devriez vous mettre à genoux devant tout ce qui est français, la langue et le reste. M. Stolypine lui-même et S. M. l'Empereur vous le diraient comme moi s'ils étaient ici : « Et le Russe de s'en aller contrit en disant : « Peut-être bien que vous avez raison. » Cette lance rompue en faveur de la langue française, c'est-à-dire contre la langue russe, en fait pour la langue polonaise, il l'aiguïsera à nouveau pour en frapper M. Fichomirov, rédacteur en chef des *Moskovskie Viedomosti* qui avait refusé de publier un article de M. Zwan en russe en motivant ce refus en termes violents par le fait que l'article était accompagné d'une lettre en français. Le 14 juin 1909, M. Zwan répondit à M. Fichomirov : « Monsieur, ne pouvant vous concéder le droit de me donner des leçons de savoir vivre politique que vous semblez vous accorder d'une façon aussi déplacée qu'arrogante, je m'empresse de vous communiquer ce qui suit :

« Je ne sais pas le russe : ce que je publie, est traduit du polonais ou du français. Etant donné que je n'écris en polonais qu'à des Polonais, ne voulant pas imposer ma langue, ni l'exposer à être profanée ou incomprise, je me tiens au français, quand j'ai nécessité de communiquer avec des gens que je crois

civilisés. Il paraît que j'ai tort quelquefois et vous m'en faites sentir l'erreur.

« Ce qui me surprend toutefois, c'est votre témérité à l'adresse de la langue française qui n'est pourtant pas celle d'une nation ennemie. Votre lettre pourrait servir certes d'illustration négative aux relations établies entre la France et la Russie. Mais il me suffira de dire que c'est en ce français honni par vous que je me suis permis d'adresser des félicitations et souhaits à Sa Majesté l'Empereur, Votre Magnanime Souverain et que j'ai eu l'insigne honneur de recevoir sa haute et très bienveillante réponse de remerciements. J'ai également eu le plaisir d'être honoré d'une gracieuse réponse de Son Excellence Monsieur Stolypine qui n'est certes pas moins russe que vous et avec lequel j'ai correspondu en français. Je me console donc en toute liberté d'esprit des enseignements que vous vous permettez de me prodiguer.

« J'espère que cette leçon qui vient d'en haut vous servira à mieux choisir les élèves auxquels vous vous appliquez, à enseigner un patriotisme de votre entendement. C'est dans cette attente que je vous exprime mes sentiments, d'une estime que vous méritez. Antoine Zwan. » Ce fier langage désarmait ses ennemis : leur tactique à son égard fut désormais de rire, à chaque incartade nouvelle de M. Zwan en disant que c'était un esprit bien original. Mais j'ai eu plus d'une fois l'occasion de voir combien cette attitude cachait de réelle irritation contre ce lancier polonais d'un nouveau genre, sans cesse à cheval et harcelant ses adversaires, sans donner la possibilité d'une riposte.

L'on sentait du reste derrière lui toutes les sympathies françaises et autres qu'il avait su créer et auxquelles il ajoutait sans cesse. Il y avait les consuls généraux de France à Varsovie, M. d'Anglade d'abord, M. de Coppet surtout, dont la polonophilie fut si hardie et si active. Il y avait MM. Pichon et Delcassé, il y avait des hommes politiques puissants, à ma connaissance, M. Emile Loubet, M. Poincaré ; il y avait le distingué président de la Chambre d'alors, M. Paul Deschanel qui donna à M. Zwan

des témoignages précis et répétés de ses sympathies.

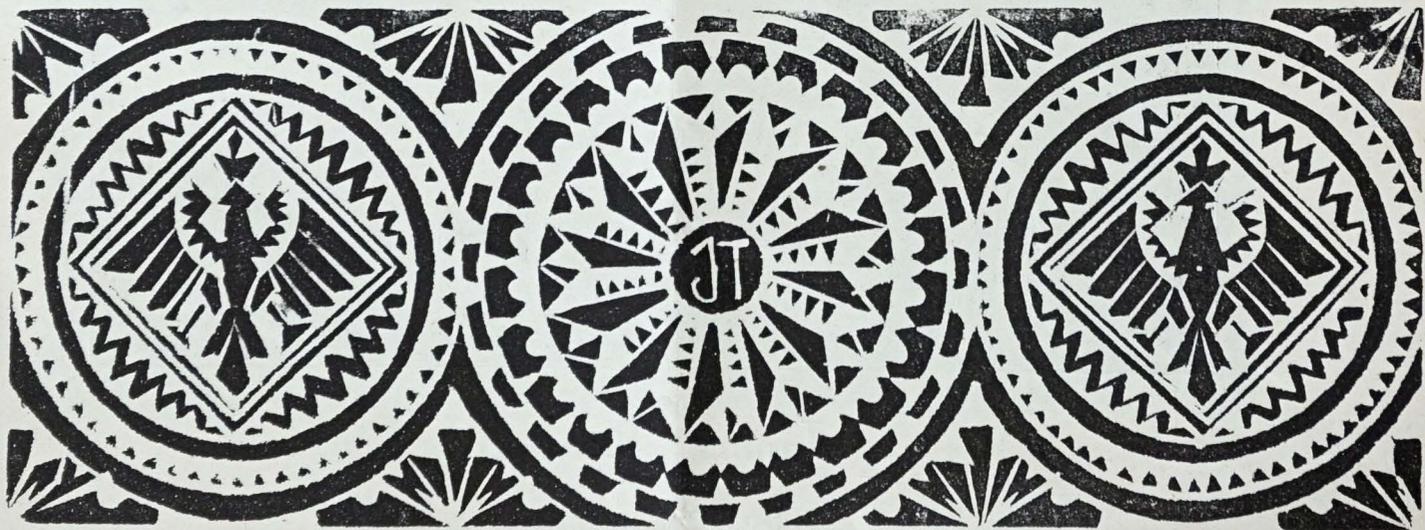
Si M. Zwan avait eu vingt ans de moins, quand la Pologne surgit de la guerre mondiale à nouveau grande puissance, il eût pu devenir un diplomate de premier ordre au service de son pays.

Supportant allègrement le poids des années, ce fils d'un officier polonais qui avait servi sous Napoléon, ne cessa pas jusqu'à sa mort de renouveler, d'étendre ses relations, de faire des projets concernant les rapports de la Pologne avec ses amis ou ennemis extérieurs. Plein d'affection et d'admiration pour son ami Pierre Karageorgewitch, il reporta ces sentiments sur le peuple serbe tout entier en qui il voulait avec raison nous faire voir le meilleur allié de la Pologne et de la France. Le 14 juillet 1919, le 5 mai 1921 centenaire de la mort de l'Empereur, le 5 mai 1923 qui vit arriver le maréchal Foch à Varsovie, furent pour cet ami passionné de la France des journées d'indicible béatitude dont on peut trouver des échos éclatants dans la presse de Pologne.

Aujourd'hui M. Zwan n'est plus, et M. Paul Doumer lui a survécu de fort peu. C'eût été pour le patriote polonais un sujet de vive douleur que ce crime frappant, en la personne du grand citoyen, la France elle-même.

Mais, il nous faut conclure sur cette personnalité si active et si attachante dont les amis veulent honorer la mémoire. Nombreux furent, avant la grande guerre, les Polonais qui ne désespèrent jamais de leur pays ; nombreux et variés furent les moyens qu'ils prirent pour hâter le jour de la libération de leur patrie ; méritoires au plus haut point furent leurs efforts quelle que soit la sphère dans laquelle ils s'exercèrent. Parmi eux, je suis heureux de rendre hommage à M. Zwan, c'est-à-dire l'un de ceux que j'ai vus de plus près développer cette belle activité patriotique avec un optimisme qui en lui était communicatif, je dirais presque contagieux, et par lequel je fus, comme tant d'autres, rapidement gagné.

Abel MANSUY.





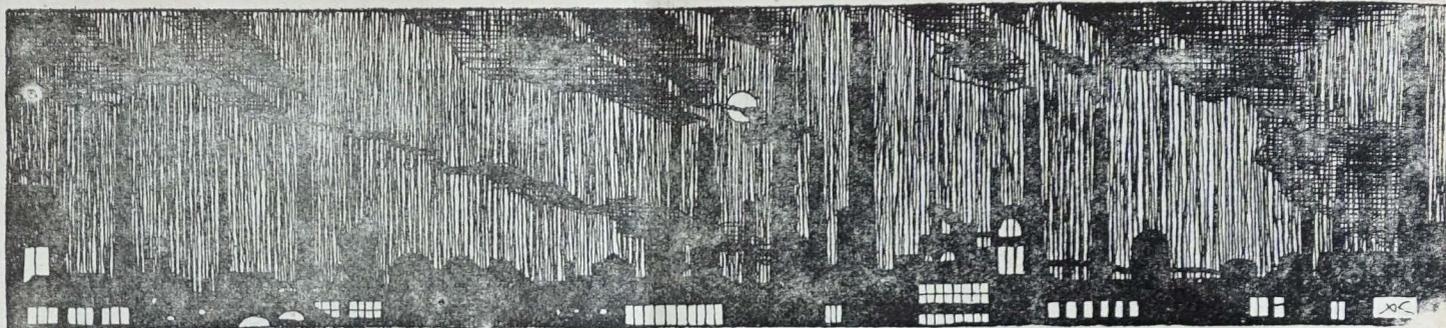
Janina Reichert

Sculpture sur bois



Janina Reichert

Etude



# Le Chomage en Pologne

## I. — *Les initiatives de Varsovie*

Le Comité supérieur du chômage en Pologne constate que le nombre actuel de chômeurs est inférieur à celui de l'année passée pour la même période.

Il s'est employé à faire construire des habitations à bon marché.

C'est surtout à Varsovie que le manque de logements se fait sentir. D'après des calculs, tout à fait provisoires, on peut estimer que cette année-ci il y a dans la capitale environ 3 personnes par chambre : en 1921 il y avait 2,1 et en 1930 : 2,5, ces chiffres prouvent combien la situation va empirant.

Un demi million d'habitations manquent en Pologne dans les villes ayant plus de 100.000 habitants.

La meilleure année pour la construction a été 1929. Le capital qui a été mis en circulation à cet effet a été très élevé. On a utilisé pour les constructions 69 % du charbon vendu dans le pays, 76 % du bois de construction, 27 % des produits métalliques et plus de deux cent mille personnes ont été occupées.

La construction procure, dans une proportion considérable, du travail à des ouvriers non spécialisés; on compte à peu près un ouvrier du métier pour trois qui ne le sont pas.

L'influence de la construction sur les différentes branches économiques est très grande. « Quand le bâtiment va, tout va ». Si nous considérons qu'il y a presque 300 personnes qui prennent part de diverses manières à la construction la moins importante, il apparaît clairement que c'est en faisant construire qu'on a le plus de chance d'améliorer la situation des chômeurs.

Les petites maisons destinées à une famille, composées de deux ou trois pièces et d'une cuisine jouissent actuellement d'une grande faveur. Les frais de ces maisonnettes joints à un prix raisonnable du terrain, ne sont relativement pas élevés; à cela s'ajoutent aussi des facilités de paiement échelonnées sur une longue période de temps.

Un premier versement de 1.000 à 2.000 zlotys permet déjà d'entreprendre la construction d'une de ces maisons.

Ainsi, Varsovie malgré la crise ne cesse de s'agrandir, et il faut voir avec quelle rapidité s'élèvent les quartiers neufs. La crise même aura servi à l'extension et l'embellissement de la capitale.

## II. — *L'aide de Cracovie aux chômeurs*

Le comité municipal de Cracovie, créé pour venir en aide aux chômeurs, a commencé son action en septembre 1931. La Trésorerie avait prévu un nombre de dépenses dont le total s'élevait à 45.000 zlotys par mois; elles étaient destinées à nourrir environ 2.000 familles de sans travail.

Le comité avait établi comme point de départ à son programme qu'il fallait assurer à chaque individu le moyen de passer l'hiver. Il était par conséquent nécessaire de garantir à chacun, au moins une fois par jour, quelque chose de chaud à manger, et la possibilité d'entretenir une température moyenne à la maison.

En novembre, l'activité du comité était déjà complètement organisée.

La répartition des aliments se faisait de la manière suivante : les cantines instituées à cet effet ou qui existaient déjà, distribuaient des colis composés en principe d'un plat de viande de 150 grammes, assaisonnée de différentes manières. En plus, on donnait aux chômeurs des pommes de terre et du charbon. Des médecins et des avocats étaient à leur disposition. Les secours en argent ont été très rares et n'ont pas dépassé 800 zlotys. A la fin de janvier, on avait pu secourir 720 célibataires, 848 familles sans enfants, 759 familles composées de 3 personnes, 620 familles de 4 et 5 personnes, 132 familles de 6 personnes et 43 familles de 7 personnes ou plus. Le nombre de colis distribué a été de 153.000; pendant le seul mois de janvier il y en a eu 33.000, ce qui fait une moyenne de 1.070 colis par jour.

En outre, dans ce domaine de l'alimentation, il y a eu 10.012 dons en nature grâce à la collabora-

tion de 18 magasins. Voici comment on avait procédé : le comité s'était entendu avec deux coopératives ayant quinze succursales dans les différents quartiers de la ville et avec trois magasins particuliers, pour qu'ils délivrent des articles déterminés aux prix convenus avec le comité, sur présentation de bons d'alimentation d'une valeur de 10 zlotys chacun. Il faut avouer que pour ces magasins il ne s'agissait pas du tout d'une bonne affaire.

Le charbon était réparti à raison de 50 kilos par famille peu nombreuse et d'un quintal ou un quintal et demi pour les autres. La mine de Jaworzno et le comité de la voïevodie avaient offert 54 wagons de charbon. Pour éviter l'affluence dans les boutiques et aussi pour faciliter l'approvisionnement aux chômeurs, le comité le fit transporter directement à domicile.

Le comité de la voïevodie offrit 6 wagons de pommes de terre qui furent également distribués parmi les sans travail.

618 personnes firent appel à l'assistance médicale.

Parallèlement au comité municipal, d'autres qui s'étaient organisés : un sous le patronage de l'archevêque, et deux autres, israélites. Une entente s'établit entre le comité municipal et celui de l'archevêché ; ce dernier prit à sa charge tous les malheureux qui n'étaient pas à proprement parler des chômeurs (les indigents, ceux qui étaient incapables de travailler) ; il leur distribua 1.000 repas par jour, il secourut 250 familles, répartit 620 pièces d'habillement, 320 kilos de farine et 2 wagons de pommes de terre. Les deux comités israélites soulagèrent la misère de leurs coreligionnaires sans

travail à l'aide d'aliments préparés selon les formes rituelles. Leur bienfaisance s'étendit à 620 familles ; en janvier on distribua 789 dons en nature, 35 repas par jour et des aumônes.

La participation de l'industrie s'éleva à 15.621 zlotys, celle des divers métiers manuels à 3.900. La modicité de cette dernière somme fut une déception pour le comité ; Cracovie compte plus de 4.000 ateliers de professions diverses. Ce fut la corporation des ramoneurs qui se montra la plus généreuse. Les ouvriers causèrent également une déception et ainsi fut confirmé le fait que la classe des professions libérales s'intéresse bien plus au sort et à la misère de l'ouvrier, tout en gagnant bien moins que lui en général, que ne le fait l'ouvrier lui-même. Le commerce lui aussi fut une déception, en réunissant à peine 6.369 zlotys. Mais ceci s'explique par la crise économique elle-même. Les propriétaires fonciers réunirent 6.800 zlotys.

Le comité, à la recherche de nouvelles sources de revenus, et d'accord avec les directeurs de cinéma, frappa d'un impôt de 10 gros tous les billets, ce qui rapporta à la fin janvier la somme imposante de 39.986 zlotys.

D'accord aussi avec les propriétaires des cafés et des pâtisseries, on frappa d'un impôt de 5 gros toute tasse de café et de thé, ce qui rapporta 13.076 zlotys. On continue à appliquer dans les restaurants et hôtels l'ancien usage de la vente d'un insigne au profit des chômeurs. Il faut également mentionner que l'appel fait à tous ceux qui désiraient un passeport pour l'étranger a donné à peu près 3.642 zlotys.



L'HÔTEL DE VILLE DE VARSOVIE



# Un Chevalier errant



LES AMBASSADEURS DE POLOGNE A PARIS EN 1040

On a publié il y a une centaine d'années, d'après un ancien manuscrit, les mémoires de Guillebert de Lannoy.

Ce dernier était venu deux fois en Pologne au temps de Jagellon. Il était de ces chevaliers partis à la recherche d'aventures pour mériter ainsi leur admission dans l'ordre de la chevalerie : mais par la suite, saisis de la nostalgie des voyages, ils ne pouvaient renoncer à aller de pays en pays, à se mêler à toutes sortes de peuples chrétiens ou musulmans.

A treize ans déjà, Lannoy part à la guerre contre les Anglais, comme écuyer du comte de Saint-Pol. Au service de différents seigneurs on le voit se battre un peu partout en Europe ou en Terre Sainte.

Il est assez curieux de retrouver de quelle manière Lannoy pénétra en Pologne. Ce fut tout d'abord comme ennemi ; il devint ensuite un des plus dévoués partisans de la cause polonaise.

On ne lui avait pas encore conféré les dernières distinctions de son ordre. Comment les obtenir ? Les chevaliers de Malte étaient à la veille, disait-on, d'organiser une grande expédition contre les païens.

Le chevalier errant de Bourgogne, comme tant d'autres de ses contemporains, se laissa tenter. Il quitta les Flandres, arriva à Dantzic par la mer et de là à Malborg où il se présenta au Grand Maître... Voilà comment, en 1413, nous le trouvons en Prusse en train de lutter contre le Lithuanien infidèle.

Les mémoires du seigneur de Lannoy sont très curieux. Ils sont concis, sans mots inutiles et relatent en quelques phrases les événements princi-

paux. On y retrouve pourtant toute la tragédie que la réalité lui avait réservée. Il avait eu une foi absolue dans la cause sacrée de son ordre. Pendant longtemps il garde même la conviction que la Lithuanie avait embrassé le christianisme grâce seulement aux grands maîtres de l'ordre de Prusse et de l'Inflande.

Très peu de temps après son arrivée, il apprit que les préparatifs de l'expédition n'étaient pas encore terminés ; il en profita pour visiter de nouveaux pays. Il s'embarqua et arriva au Danemark à la cour du roi Erik, qui le reçut à sa table. Il acheta quatre chevaux et repartit pour Malborg, où il fut reçu avec toutes sortes d'honneurs. Là, on ne put lui cacher plus longtemps que l'expédition projetée était dirigée en réalité contre le roi de Pologne et le prince de Poméranie — mais ces souverains n'étaient-ils pas les amis des païens, c'est-à-dire des Sarrazins ?

C'est ainsi qu'on induisit en erreur notre chevalier, qu'on abusa de sa bonne foi. Après des luttes sanglantes, les Templiers réussirent à pénétrer en Mazovie. Lannoy se distingua par sa vaillance et son rêve se réalisa, il fut consacré chevalier. Il avait été blessé grièvement et il fut obligé de repartir pour Dantzic. C'est là qu'il apprit l'arrestation du Grand Maître de son ordre, inculpé... d'hérésie !

Il vit en ce fait des intrigues et des jalousies, mais il se détacha cependant des seigneurs au grand manteau blanc.

De nouveau à la recherche d'aventures, il erre un peu dans tous les pays et parvient en Lithuanie. Cette région lui semble déserte, pleine de lacs et de forêts, riche en gibier. Pendant les deux premiers jours, il ne rencontre ni une âme vivante ni une habitation, il est obligé de dormir dans un traîneau. Lorsqu'il parvient à la cour, il apprend que chaque étranger, par ordre du prince, a droit à sa nourriture et à un guide, sans bourse délier.

Jamais encore à l'occident il n'a rencontré semblable générosité. Avec joie, il constate aussi que dans ce pays de païens il existe des clochers dans les villes et d'autres se construisent chaque jour dans les villages.

Il visite Wilno et s'étend longuement sur cette ville ; il revient ensuite à Malborg avec de tout autres idées sur la Lithuanie.

Comme il avait pris part aux récentes invasions des Templiers, il craignait quelque peu de partir tout de suite pour la Pologne. Il prit congé du Grand Maître à Malborg et se rendit à Torun d'où il envoya des messagers jusqu'à Cracovie au Jagellon pour obtenir des sauf-conduits.

Ce fut seulement alors, lorsque ces autorisations lui parvinrent, qu'il traversa la Vistule ; le dégel était survenu depuis longtemps et il dut aller à cheval jusqu'à Kalisz. Il passa les fêtes de



UN DESSIN DE MATEJKO

Pâques avec le roi « de Pologne et de Cracovie » qui était venu prendre part dans cette région à de grandes chasses.

Le roi l'accueillit avec bienveillance. Il lui fit offrir de bons repas ; non seulement il ne lui témoigna aucun mauvais sentiment, mais il l'invita à sa table où on lui servit un dîner « étrange et magnifique ». A son départ, il reçut une coupe en or. Le roi connaissait certainement les qualités diplomatiques de son hôte car il lui confia un message pour le roi de France.

Le chevalier errant fut frappé de l'aimable accueil reçu. Il prit les parchemins munis de leurs sceaux, jura de les remettre en mains propres et entreprit son voyage de retour à travers la Silésie, la Bohême, l'Autriche et l'Allemagne. Il partit et disparut pendant sept ans sans laisser les moindres traces.



En 1421, le roi Jagellon chassait dans les profondeurs de la forêt aux environs de Léopol. Il se trouvait non loin d'un petit village lorsque brusquement il vit en face de lui Guillebert de Lannoy, le chevalier errant.

Le roi de Pologne l'accueillit avec courtoisie, avec même plus de pompe que la première fois. Cependant comme il se trouvait en forêt il ne put mettre à sa disposition de somptueux appartements, il ordonna donc d'aménager « un très beau gîte, tout construit à l'aide de verdure et de branches ». Il l'emmena avec lui à la chasse, lui envoya des aliments et donna en son honneur deux grands festins, dont l'un comprenait plus de soixante plats. Il lui remit ensuite des lettres de recommandations pour le sultan et le combla de beaux cadeaux. En plus de tout ceci le chevalier errant reçut bien d'autres présents, de moindre importance, des autres seigneurs et, heureux et comblé, il se mit en route.

La première ville qu'il atteignit fut Léopol. Il quitta la grande route et se dirigea vers Krzemieniec, afin de remettre les lettres et les dons à Witold. Trois fois, il s'assit à la table du prince avec sa femme et les seigneurs tatars, mais il se fâcha lorsque un jour maigre on lui servit en même temps de la viande et des poissons. Il écrit que pendant ces agapes il remarqua un Tatar dont la barbe enveloppée d'une housse descendait plus bas que les genoux.

Pendant les neuf jours qu'il demeura à Krze-

mieniec, il fit la connaissance des ambassadeurs de Pskow et de Nowogrod. A son départ, on lui donna des lettres de recommandation pour la Turquie, écrites en tatar, en russe et en latin. Witold ne voulut pas faire preuve d'une générosité moins magnifique que celle de Jagellon; il envoya à son hôte deux pelisses en soie garnies de zibeline, quatre chevaux, quatre pièces de soie et des bonnets, cent ducats, vingt-cinq lingots d'argent et d'autres souvenirs encore, pour lui et sa suite formée de jeunes seigneurs, d'un écrivain et d'un héraut.

Lannoy n'accepta ni l'argent ni les ducats, il y avait eu quelque chose dans l'attitude du prince qui lui avait semblé bizarre et peu convenable. Il n'avait pas fait maigre et Lannoy avait entendu dire que Witold « aux mêmes temps et heures » s'était allié aux hussites bohêmes contre la religion qui lui tenait tant à cœur.

Il se sentait blessé, bien que son aimable hôte lui eût accordé encore une autre faveur en mettant à sa disposition une escorte armée composée de deux Tatars, de 16 Petits-Russiens et Valaques.

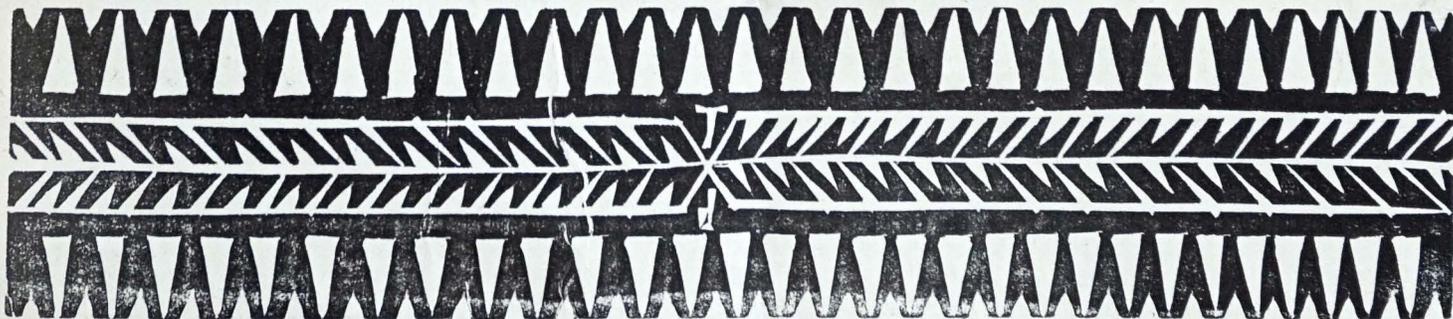
Une fois de plus, il retourna à Léopol; de là il se rendit en Podolie, à Kamieniec « si joliment situé ». Là, il prit part à de beaux festins donnés par le staroste Gedigold et quitta ensuite la Pologne.



Lannoy connut encore bien d'autres aventures. Lorsqu'il parvint en Angleterre, le vaillant roi Henri V avait cessé de vivre. Il confia la copie de son manuscrit à son fils mineur et retourna à ses occupations favorites de chasseur, d'ambassadeur et de voyageur. Il se battit en Hollande, contre les Anglais ; il fut chargé de porter les lettres à l'empereur Sigismond et aux électeurs; il fit un pèlerinage en Irlande et pour la troisième fois il se rendit en Terre Sainte et de là à Rome.

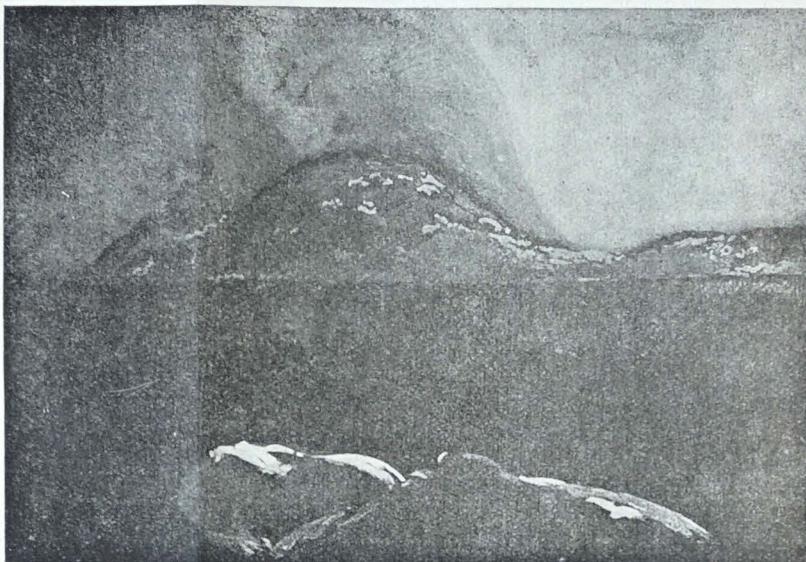
Il fut décoré de la Toison d'Or ; il assista à la résurrection de la France et à l'intervention miraculeuse de Jeanne d'Arc, à ses merveilles victoires, à sa fin horrible, ainsi qu'au dernier épanouissement de la Bourgogne. Il atteignit quatre-vingts ans, ce qui est un âge exceptionnellement avancé pour un chevalier errant et jusqu'à la fin de sa vie, il célébra les louanges de Jagellon.

(D'après MIECZYSLAS SMOLARSKI).





# Le Sourire des Tatras



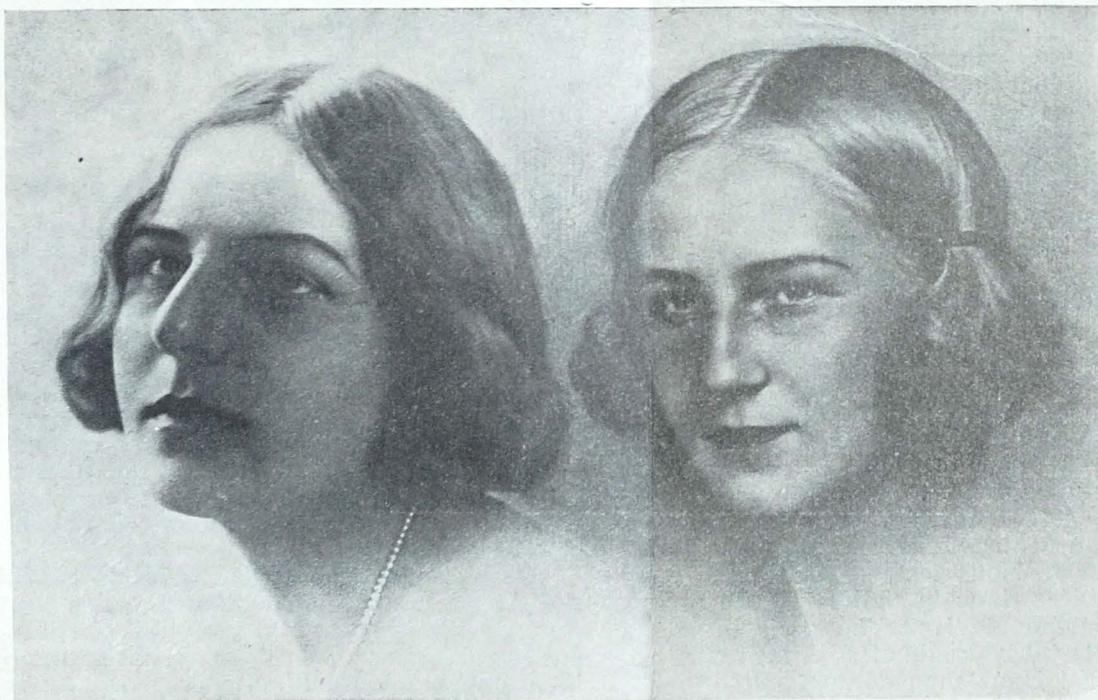
L'ÉTANG NOIR

par Léon Wyczolkowski

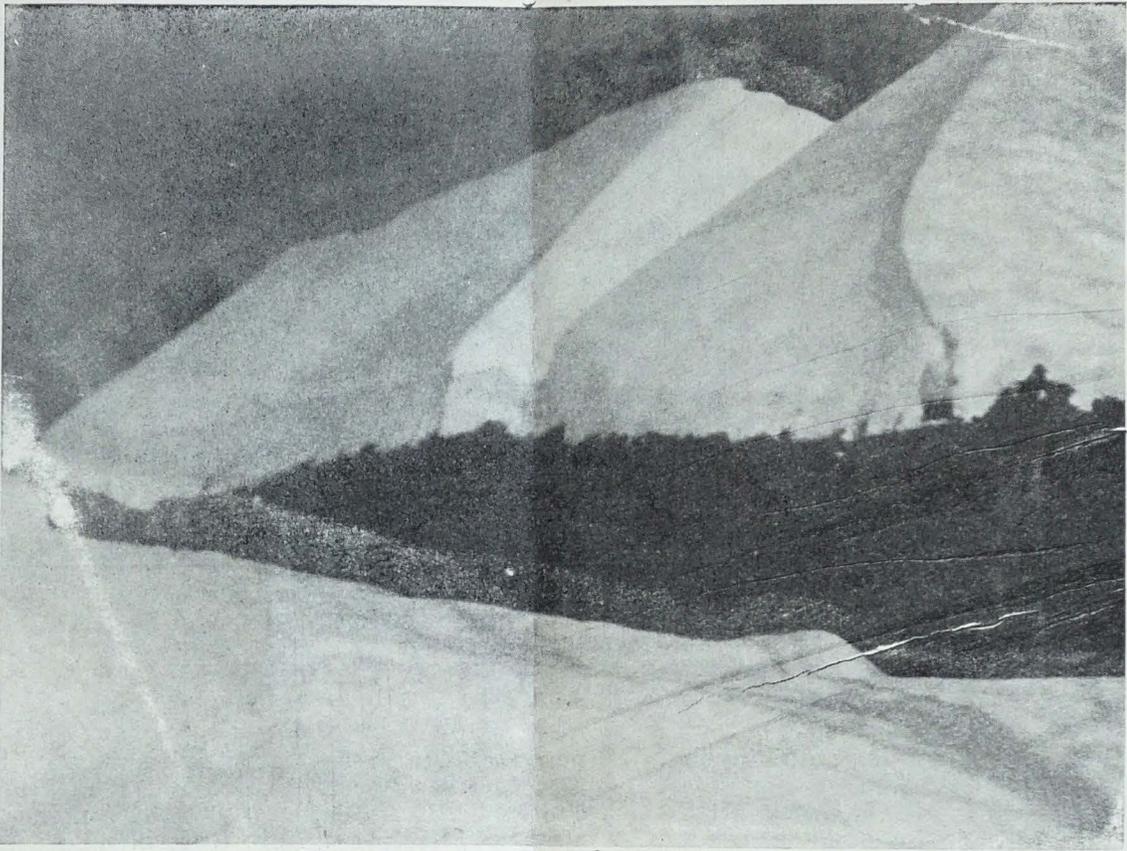
*Le sourire des Tatras* — un livre qui touche! Nous tous, fidèles visiteurs de Zakopane, nous nous rappelons parfaitement qu'en octobre, il y a trois ans, les deux sœurs Skotnica, — jeunesse, beauté, bravoure personnifiées — allèrent sur la Zamarla Turnia, une des cimes les plus dangereuses de toute la chaîne, et tombèrent ensemble dans le précipice. La Pologne entière partageait alors la douleur de la mère, accablée par un malheur trop cruel pour un cœur humain. Et voilà que mainte-

nant, cette mère se présente devant nous avec un livre consacré à sa tragédie, à ses filles mortes, à elle-même. Est-ce le deuil et le désespoir que nous offre cette lecture? Non. C'est bien la souffrance, mais qui dans le creuset du talent s'est fondue en poésie.

Madame Marza Ostrawicka, (pseudonyme) Silésienne de nationalité tchèque, sous le voile du roman nous peint sa propre vie, en commençant par ses tendres années, par l'élan d'une noble jeu-



LIDA ET MARZENA



HIVER

(Cliché Jean Bu'hak.)

nesse, dédiée à la lutte contre la germanisation de la Silésie. Elle avait évidemment du talent : une plume douée de grâce attrayante, et un cœur gros d'amour pour son prochain. Le cœur se confesse à haute voix dans toutes sortes de jolies nouvelles. Puis elle se maria. La vie la lia avec la Pologne, avec Zakopane. Hélas, tout à la fois les nouveaux devoirs, la maternité, plus encore le veuvage prématuré et le travail pédagogique, nécessaire comme gagne-pain, la séparèrent de la littérature. Ce n'est que la foudre effroyable qui, la changeant en une Niobé de Tatras, lui demanda inopinément une voix littéraire.

Les rêves et les entraînements, depuis des années éteints dans son âme, ressuscitaient dans ses filles. Dans son livre, nous faisons la connaissance de toutes deux. La cadette, Lida — dans le roman Léna — jeune fille à l'essor intrépide, peu avant la catastrophe, découvre en elle des aspirations artistiques. Elle veut se vouer à la sculpture ; en attendant, elle cultive avec succès l'art décoratif. Marzena, dans le livre Marthe, célèbre à Zakopane à cause de son exquise beauté, apportait des promesses littéraires de tout premier ordre. La mère publie, à côté de son propre texte, un fragment des Mémoires de Marzena. Nous les lisons, stupéfaits. Quelle richesse d'idées dans la petite tête de dix-huit ans, quelle véhémence irruption dans la vie, quelle manière toute individuelle et déjà mûrement belle de s'exprimer ! Dans mon contact personnel avec Marzena, je restai toute conquise par la finesse des jugements, la sagacité du regard de cette

ravissante enfant. Dans la vie, Marzena était l'incarnation d'une soif éternelle ; seules les hauteurs rocheuses possédaient la force magique d'apaiser la jeune chercheuse. Tout comme sa sœur, elle ne vivait que dans les montagnes et avec les montagnes ; chacune d'elles y cherchait autre chose, mais l'une et l'autre s'emparaient du monde granitique par des actes hardis et par une âme brûlante. L'épouvante de la mère n'y pouvait rien. Il lui fallait se résigner. Nous la voyons qui suit du dernier regard Marzena et Lida courant à la rencontre de leur mort précoce :

« Elles s'éloignèrent en riant du côté de Kuznice. Je vois encore leurs merveilleuses têtes blondes qui à tout moment se tournaient l'une vers l'autre dans un vif discours. Sans doute, elles combinaient le but de l'excursion. Car ce fut une journée enchanteresse, comme dans un songe, le dernier sourire des Tatras avant l'hiver. Dans leurs costumes sportifs, d'hommes ou plutôt de garçons, dans leurs *sweaters* colorés, et avec leurs boucles d'or elles me faisaient l'impression de deux pages enfantines à la chevelure dorée qui courent, appelés par leur duc, portant une nouvelle bien curieuse et bien gaie ».

Le livre ne nous révèle point le terrible épilogue. La plume et le cœur n'auraient pas pu retracer une pareille image... Marzena était partie pour consulter ses cimes bien-aimées dans une question bien importante pour sa jeune vie. « Les montagnes ont donné leur réponse ». C'est tout ce que nous dit la mère.



SAPINS SOUS LA NEIGE

(Cliché Jean Bulhak.)

Et encore une autre page poignante. Lida notait par de ses raccourcis les lieux, les dates et les noms des compagnons de toutes ses expéditions. Pour la dernière, c'est la mère qui la remplace dans le même cahier :

« 6 octobre : Hala Gasienicowa, l'Etang Noir, le col Kozia, la pente méridionale de la Zamarla Turnia, la vallée Pusta, et le cimetière de Zakopane. Compagne : M. Sk. (Marzena Skotnica).

C'est la fin. La fin du chapitre réel de la vie. Désormais c'est la fable qui envahit les pages du livre. Je ne sais pas pourquoi, en le lisant, j'ai eu l'impression qui s'éveille toujours dans mon âme quand, dans la Sonate de Chopin, finie la Marche Funèbre, vient la dernière partie, légère comme la brise, dans son atmosphère de ballade. La mère a sombré dans sa douleur ; celle qui nous parle maintenant, c'est la poétesse à laquelle la douleur a donné naissance. De sa plume coule comme une nuée mêlée de rayons : la légende des Tatras, le conte de deux fées. Elles ne se sont point évaporées, mais métamorphosées en deux aurores, deux amours des taciturnes géants de granit ; elles viennent, partout présentes et jetant partout leur charme irrésistible. L'une s'appelle le *Rêve des Tatras*, l'autre le *Sourire des Rochers*.

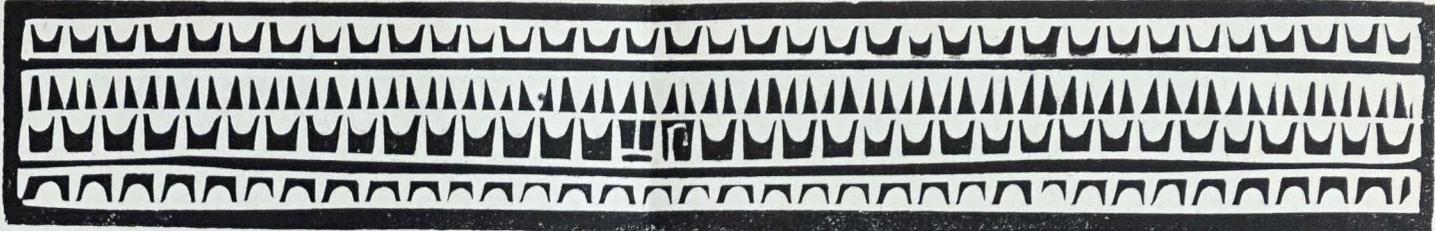
Tous les matins devant la chaumière du vieux pasteur, à la Hala Gasienicowa, les princesses peignent leurs cheveux dorés, et à Kamzik elles boivent le candide lait chaud des vaches slovaques. Elles ne sont pas parties, et n'ont pas échangé les

lisières des Tatras, luisantes comme le verre, pour les tapis moelleux des capitales. Elles ne sont pas parties et elles planent sans fin sur les arêtes des pentes, par tous les cols, et toutes les crevasses. Elles se sont données aux géants tatériens comme la rosée perlée du matin s'épand aux chênes centenaires et aux hêtres. La Zamarla Turnia, grâce aux princesses, a gagné la vie : elle n'épouvante plus. Les orbites vides qui noircissaient jadis son front ont resplendi de lumière.

Bénie soit la poésie qui a su changer en mélodie enchantée et faire rayonner la plaie sanglante du cœur maternel...

Il y a une épine dorsale dans cette légende. La femme tchèque, liée avec la Pologne par sa vie, par l'orgueil et la tragédie de sa maternité, là-bas, au pied des Tatras, auprès du mur frontière de ses deux patries, annonce, par la bouche de Marzena, la future fraternité des deux peuples slaves. Son malheur et la légende qu'elle en tire, elle les jette comme un pont entre les deux patries de son cœur. Madame Anna Skarbek, elle-même poète plein d'élan, auteur d'une excellente étude : *Ce que les siècles disent aux siècles*, ne manque pas de souligner ce trait, dans une belle préface au livre de son amie. « Puisse, dit-elle, cet appel jeté des hauts bastions des Tatras être entendu dans la Pologne entière, puisse la fable du *Rêve* et du *Sourire* se répandre sur nos terres et sur les terres tchèques, comme une voix mélodieuse de réconciliation ! »

Julie WIELEZYNSKA.



# Chopin et Slowacki

La « Nouvelle Revue Française » vient de donner, dans la collection polonaise, un recueil de nouvelles du grand écrivain Norwid. La perfection avec laquelle les a traduites Paul Cazin donne l'illusion de lire l'original, dans toute son âpre saveur.

Norwid, né aux environs de Varsovie en 1821, repose aujourd'hui dans la fosse commune à Montmorency, après une vie tragique. Il aima d'une passion désespérée la célèbre Marie Kalergis ; il connut la pire misère, et finit ses jours à l'hospice de la rue du Chevaleret ; ses œuvres, au tour hiéroglyphique, complètement méconnues (1). On ne commença à lui rendre justice qu'au début de ce siècle.

« Je vénère et j'aime l'homme, dit Paul Cazin, plus encore que je ne goûte le poète. Je n'en sais point qui ait brûlé d'une ardeur religieuse plus vive... Parmi les martyrs de l'Art et les possédés du divin, aucun n'a enduré tortures plus exquises, étouffé, étranglé dans sa lutte avec l'Ange, cherchant vainement une voix de la terre, digne de l'inspiration du ciel, saignant de toutes ces plaies du génie méconnu dont un grand spirituel a dit « qu'elles ne peuvent être touchées que par des mains percées de clous... »

Les pages que nous prenons dans « le Stigmate » donneront une idée de l'artiste et de l'homme, et l'on y admirera aussi le traducteur.



Plus tard... plus tard, à Paris, Frédéric Chopin habitait rue de Chaillot. Cette rue qui montait des Champs-Élysées, avait à gauche une rangée de maisons dont le premier étage donnait sur des jardins et d'où l'on découvrait la coupole du Panthéon et tout Paris. C'est le seul endroit d'où les perspectives rappellent un peu celles de Rome. L'appartement de Chopin avait cette même vue. Il comportait comme pièce principale un vaste salon à deux fenêtres, où se trouvait l'immortel piano, un piano qui n'avait rien de ces instruments recherchés, armoires ou commodes, ornés au goût du jour, mais triangulaire, long, à trois pieds, tel qu'il me semble que l'on en voit plus guère dans les appartements élégants. C'est dans ce salon que

Chopin prenait son repas à cinq heures, puis, il descendait comme il pouvait, se rendait au bois de Boulogne en voiture, après quoi on le portait dans l'escalier, car il n'aurait pas pu monter seul. Je mangeais avec lui et l'accompagnais souvent en promenade. Un jour que nous voulions rendre visite à Bohdan Zaeski qui habitait Passy, nous nous arrêtâmes en route, mais comme il n'y avait personne pour transporter Chopin à l'étage, nous restâmes au jardin, devant la maison, où le petit garçon du poète jouait sur l'herbe...

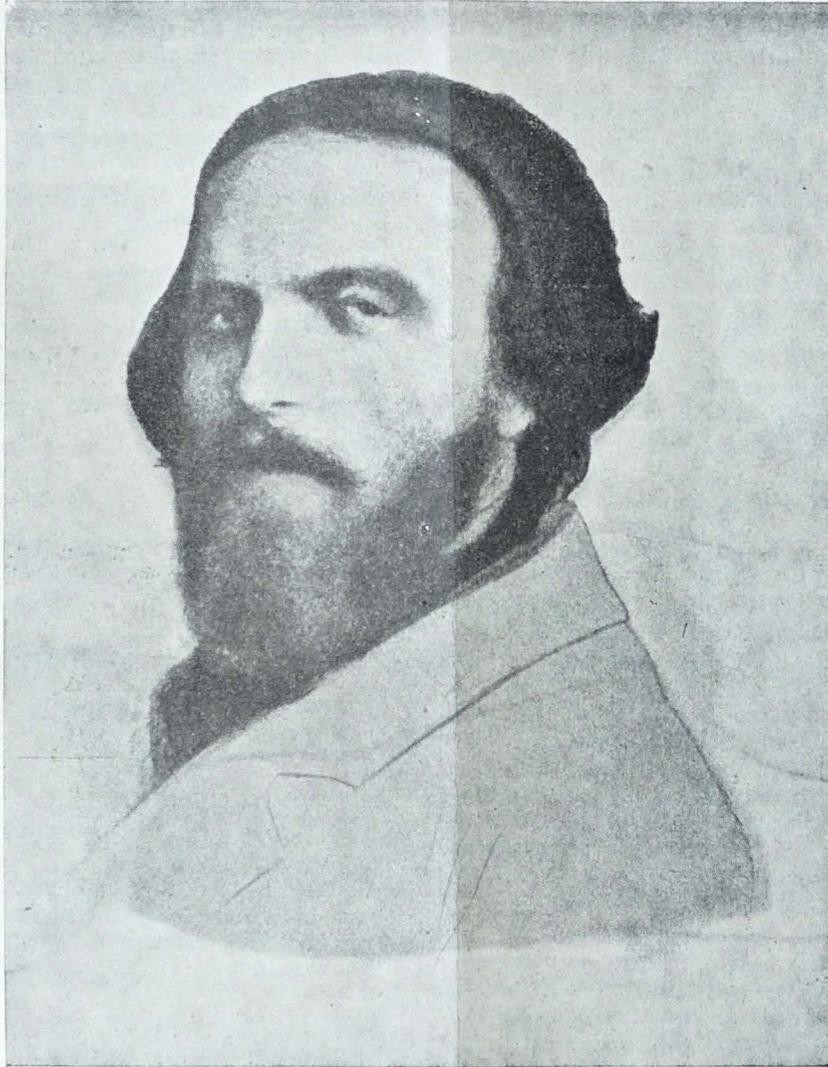
Depuis lors, je passai un bon moment sans revenir voir Chopin, mais je me tenais toujours au courant de sa santé et je savais que sa sœur était venue de Pologne. Enfin, je me présentai un jour. La servante, une Française, me dit qu'il dormait. J'étouffai mes pas, laissai une carte et sortis. A peine avais-je descendu quelques marches, que la servante me rappela, en me disant que son maître, apprenant qui c'était, me priait d'entrer : de fait, il ne dormait pas, mais ne voulait recevoir personne. Je pénétrai donc dans la chambre à coucher, voisine du salon, très reconnaissant de cette exception faite en ma faveur, et je trouve Chopin habillé, à demi-étendu sur le lit, les jambes enflées, ce qui se voyait du premier coup d'œil, à ses bas et à ses chaussures. Sa sœur était assise près de lui ; elle lui ressemblait étrangement de profil... Lui, dans l'ombre du grand lit à rideaux, appuyé aux oreillers, enveloppé d'un châle, était beau comme il l'était toujours dans les plus simples attitudes de la vie. Il avait ce quelque chose d'achevé, de monumental, que l'aristocratie athénienne aurait pu entourer d'un culte, à la meilleure époque de la civilisation grecque, — ce quelque chose qu'un artiste génial sait rendre, par exemple, dans les tragédies classiques françaises, qui s'éloignent de l'antique par leur structure trop soignée, mais auxquelles le génie d'une Rachel redonne le naturel, la vraisemblance et le véritable classicisme. Chaque fois et en quelque circonstance que j'aie rencontré Chopin, j'ai trouvé en lui cette perfection d'apothéose...

Or donc, d'une voix entrecoupée par la toux et l'oppression, il se mit à me gronder d'être resté si longtemps loin de lui, puis, il me taquina en plaisantant sur mes tendances mystiques, ce que je souffris de bien bon cœur puisque cela l'amusait, puis je m'entretins avec sa sœur, puis, il y eut des accès de toux et le moment vint où il fallut le laiss-

(1) Voir *Trois Destins Tragiques*, par EDOUARD KRAKOWSKI (Didot).

ser seul. Je pris donc congé, et lui, me serrant la main et rejetant ses cheveux en arrière : « Je déménage... » dit-il, et la toux lui coupa la voix. Moi, sachant que cela lui faisait du bien aux nerfs d'être parfois contredit violemment, je pris un ton de convention et l'embrassant à l'épaule, je répondis

comme si je parlais à quelqu'un de bâti à chaux et à sable : « Tu déménages comme cela tous les ans... Mais pourtant, grâce à Dieu, nous te voyons toujours en vie. » Alors Chopin, achevant sa phrase interrompue : « Je te dis que je déménage d'ici... Je vais à la place Vendôme. »



NORWID

Ce fut mon dernier entretien avec lui. Bientôt après, il se transporta place Vendôme, où il mourut, et je ne le revis plus jamais, après cette visite à la rue de Chaillot...

\*\*

Avant la mort de Chopin, je m'étais présenté un jour, rue de Ponthieu, près des Champs-Élysées, à une maison dont le concierge répondait toujours aimablement quand on lui demandait « si M. Jules était là. » Au dernier étage de cette mai-

son, il y avait une petite chambre, meublée aussi modestement que possible, d'où l'on dominait, du fait de la hauteur, un vaste panorama, et qu'embellissaient seules les splendeurs du couchant. Les moineaux enhardis par l'habitant de la chambre, venaient voler et pépier autour des pots de fleurs des fenêtres. Une autre chambrette voisine servait de chambre à coucher.

Il était donc environ cinq heures de relevée quand je vins là, pour l'avant-dernière fois, visiter Jules Slowacki. Il achevait son repas qui se composait d'une soupe et d'un poulet rôti. Assis

au milieu de la pièce, devant un guéridon, il portait une longue redingote flétrie et une « konfederatka » de ton amarante passé, plantée commodément sur son chef. Nous parlions de Rome, d'où je revenais, de quelques amis et connaissances, de mon frère Louis qu'il aimait tendrement, — de la *Comédie non divine* qu'il plaçait très haut et de l'*Aube* qu'il tenait pour un magnifique enfantillage... Et puis, de l'Art qui tombait dans le machinal... et puis, de Chopin, qui vivait encore, et dont il me dit, entre deux quintes de toux : « Voilà quelques mois que je n'ai pas rencontré ce moribond. » Et il devait pourtant quitter plus vite que Chopin ce monde visible.

Dans cette petite chambre, qui, d'après les mots de Jules, « aurait tout à fait suffi au bonheur d'un homme, si les angles en avaient été droits », — dans cette même petite chambre, dis-je, je revins un autre jour, le soir. Jules se tenait près de la cheminée, fumant une de ces longues pipes comme on en voit dans nos campagnes polonaises, et sur le canapé était assis un peintre français, dont Jules devait faire son exécuteur testamentaire, mais qui ne disait rien, qui se faisait d'un silence peu naturel... Au-dessus de la cheminée pendait un médaillon de bronze, représentant le poète, et qui est l'un des plus beaux ouvrages qu'Oleszczynski ait fait en ce genre.

Nous parlions de la France, de la révolution, des événements de Rome, lui, dans un style naturel, mais coloré, avec des tours inattendus, parfois d'un accent qui rappelait la résignation philosophique de la *Maria* de Malczewski, ce qui d'ailleurs ne concordait pas toujours avec ses grands yeux noirs, pleins de flammes, sa tempe orientale, et les narines énergiques de son nez d'aigle... Sur la fin de la conversation, il me dit : « J'ai la poitrine abîmée... On me fait sucer des bonbons qui calment la toux un moment et en définitive me détraquent l'estomac. Viens encore la semaine prochaine et celle d'après, car ensuite... je sens que je n'en ai pas pour longtemps. » Il me dit cela en propres termes, tout en jouant lentement avec le tuyau de sa pipe, comme avec un balancier d'horloge.

La semaine suivante, je m'empressai d'y retourner, mais je rencontrai quelqu'un, — je puis dire un de ses disciples, — qui en revenait, et il faisait déjà sombre. Celui-ci me dit : « Vous feriez mieux de revenir demain, moi j'ai dû le quitter, il n'a plus sa tête... » — Mais comment va-t-il ? » demandai-je. — « Je n'en sais rien. Tout ce que je peux dire c'est qu'il n'a plus d'espoir lui-même. Il a invoqué aujourd'hui le secours et la protection de saint Michel Archange, pour se prolonger un peu. » J'entendis cela sans trop de surprise, sachant que Slowacki était très religieux, et remis ma visite à un autre jour.

Cet autre jour tomba la semaine suivante. C'était à une heure encore matinale, j'entrai et je fus le premier qui vit le corps déjà froid de Jules Slowacki, car la nuit précédente, muni des sacrements, et après avoir lu une lettre de sa mère, arrivée au moment de son agonie, il s'était endormi du sommeil de la mort et avait passé dans le monde invisible.

On voit peu de visages de morts aussi beau

que l'était celui de Slowacki, dont le blanc profil se découpait sur le fond sombre d'une tapisserie représentant une scène de l'histoire de Pologne, et qui séparait le lit du mur. Les oiseaux tournaient autour des pots de fleurs négligés ; on préparait l'enterrement au milieu d'un remue-ménage, et quant à ce que fut cet enterrement, on l'a conté de diverses façons... J'y vis deux femmes, dont l'une inondée de larmes, ce qui me laissa un souvenir très consolant, pour de longs jours. Il y avait alors à Paris une nombreuse société polonaise, je la fréquentais, et l'on y trouvait quantité de femmes du plus haut mérite...

Je possède un dessin de Jules, fait en Egypte d'après nature, car il avait beaucoup de talent surtout pour le paysage, mais j'ai coupé ce souvenir en deux moitiés. J'en ai offert une pour l'album d'une personne venue du pays et j'ai gardé l'autre, afin que s'accomplît ce qui est écrit dans le poème de *Beniowski* : « On prendra ton gant droit dans un musée quelconque, et l'on regrettera le gauche perdu... » Cette ironie de Jules, gracieuse et sans venin, ne messied pas à des souvenirs mortuaires. Elle rappelle les mots que Philippe de Macédoine se faisait répéter à son réveil : « Roi, le soleil se lève, souviens-toi toute la journée que tu es mortel. »

Cyprien NORWID.

---

## Sur le Livre de Norwid

---

Ton nom : sombres cyprès élancés  
 Au milieu des colonnes doriques.  
 Tes paroles : inscriptions retrouvées archaïques.  
 Toi : altier.

Sous tes pieds l'herbe ploie,  
 Malachite, velours profond.  
 Dans tes mains — le Livre des Lois.  
 Un hibou à ton front.

Vois : l'Histoire range les plis de sa tunique  
 Sur les bords du torrent.  
 Notre pays : Terre.  
 Mille ans  
 En une année unique.

D'où as-tu ces roses ? Sur le sol, tout autour,  
 La neige s'étale.  
 Tu vas là où Copernic, par ce froid, sur la tour  
 Lit dans les étoiles.

Jean LECHON.

(traduit par Thérèse Kærner).



# L'ACTION DES AMIS DE LA POLOGNE



## A Castres

Sur l'initiative du capitaine de Vergeron, un comité des Amis de la Pologne vient de se fonder à Castres.

Présidente : Mme Azaïs, présidente de la Croix Rouge.

Vice-Présidente : Mme Paliès.

Secrétaire-Trésorier : M. Jean de Viviers.

Conseillères : Mmes Melliès et Vidal, Mlles Azaïs et Mahuzies.

Félicitations et bons vœux au nouveau groupement.

## A Saint-Denis

L'Université populaire de St-Denis, dont l'actif secrétaire général est M. Bertrand, a donné à ses adhérents une très belle séance sur l'art polonais, le 7 décembre, au Cinéma Pathé. Plusieurs centaines d'auditeurs étaient venus, malgré la brusque reprise du froid.

Mme Rosa Bailly a présenté l'art en Pologne : ses conditions géographiques, sociales et historiques; l'art populaire; l'architecture des diverses époques; les grands peintres romantiques, avec des projections lumineuses très variées et très belles. « Son érudition, sa sensibilité ont donné à cet exposé un intérêt de tout premier ordre. »

Un film sur les industries populaires intéressa vivement le public.

Victor Gille interpréta diverses œuvres de Chopin et tint ses auditeurs dans l'enchantement de son admirable jeu.

## A Dourges

A Dourges (Pas-de-Calais), deux séances de cinéma ont été données par les soins de M. l'Abbé Cruzeize, avec le grand film « Monsieur Thadée », le 11 décembre.

## A Argenteuil

Avec la collaboration des A. P., les Anciens Combattants Polonais en France ont donné à Argenteuil, le 4 décembre, une séance de cinéma polonais.

## A Montluçon

Nous lisons dans le « Courrier du Centre », grand organe qui rayonne dans neuf départements, l'article ci-après sur l'association qui nous est si chère à tous.

(La signature cache un des dirigeants du Comité si père de Montluçon.)

« L'association des Amis de la Pologne s'est réunie dernièrement et a eu le plaisir de constater que, dans l'espace de quelques jours, elle s'était enrichie de trente souscripteurs nouveaux.

Selon sa louable habitude, elle a voté, sur ses faibles ressources, une somme de quatre cents francs en faveur des petits Polonais nécessiteux, qui recevront pour Noël, le vêtement chaud qui pourra leur manquer. De l'avis du Président, c'est bien gérer le petit patrimoine de la société que de le faire servir à soulager les misères de ceux auxquels elle s'intéresse si vivement. Nous partageons son opinion.

La société des « Amis de la Pologne » a émis le vœu, pour augmenter ses ressources, d'organiser, l'an prochain, soit une conférence, soit une séance de cinéma, soit une fête polonaise. Le bureau organisera bien quelque attrac-

tion s'il en voit la possibilité, mais les fêtes sont bien coûteuses, et trop souvent les organisateurs en sont de leur poche!

En attendant faisons-lui confiance... »

Le Comité de Montluçon vient de perdre plusieurs de ses membres qui avaient donné avec enthousiasme leur adhésion à l'œuvre que nous défendons :

M. le colonel Lesur, commandant le 121<sup>e</sup> d'infanterie, appelé à la direction de la préparation militaire supérieure à Orléans;

M. Morin, receveur particulier des finances, promu Trésorier-Payeur général de la Corrèze;

M. Lebrun, receveur des Postes et Télégraphes, admis à la retraite et qui s'est retiré à Châteauroux;

Mlle Hélène Bunin, institutrice polonaise, appelée à Wittelsheim (Ht-Rhin), — mines de potasse d'Alsace, — qui formait, avec beaucoup d'amabilité le trait d'union indispensable entre le comité et l'élément polonais.

Le comité a adressé son souvenir ému à ceux qui ont quitté la région mais qui resteront fidèles à notre œuvre. Il a souhaité une bienvenue cordiale à leurs successeurs qui ont bien voulu promettre de les remplacer au sein de l'association :

M. le colonel Armingeat, qui remplace M. le colonel Lesur comme président d'honneur;

M. Latappy de Brive, appelé à la recette des finances de Montluçon;

M. Paillon, receveur des P. T. T. à Sonnet, nommé en la même qualité à Montluçon;

Enfin, Mme Marie Wiacek, qui remplace Mme Bunin comme institutrice polonaise.

Notre ami M. Coqueton continue à assumer la direction du Comité avec le cœur et le zèle qui lui ont déjà acquis l'admiration et l'affection générales.

## A l'Ecole Polytechnique

M. Jean Debay succède à M. Quéneau, à la tête du groupe des X. A. P. Il a déjà réuni pour cette année 112 adhésions. Nos cordiaux compliments.

## Le Bal Bleu-Horizon

La Société des Officiers de Complément de France, avec laquelle nous unit une collaboration toujours plus étroite, a placé son bal annuel sous le signe de l'amitié franco-polonaise. Les « Amis de la Pologne » y ont été représentés notamment par M. le général Henrys, ancien chef de la mission militaire française en Pologne.

## Deux jolies initiatives

— A la fête annuelle du Lycée Fénelon, sous l'inspiration de Mlle Pollet, les jeunes filles ont constitué un ballet polonais. Elles mêmes ont confectionné leurs costumes cracoviens.

— A l'Ecole Normale d'Institutrices de Douai, Mlle Tessié a fait paraître la Pologne à la fête de Noël. On y a mis en scène des contes polonais sur les mésaventures de St Pierre, d'après Suzanne Strowska.

## A Kourigha (Maroc)

Le capitaine Pascal, directeur de l'Ecole des Officiers de réserve, a inscrit au programme de cette année plusieurs conférences sur la Pologne, pour lesquelles nous avons été heureux de lui procurer une abondante documentation.

### Pour les Légionnaires

Nos vifs remerciements au Docteur Dodart des Loges (médicaments) aux Laboratoires des Antiseptiques Chlorés et à leur Directeur, M. Daufresne, au Havre (20 boîtes d'Hydro-Clonazone, pour désinfecter 2.000 litres d'eau) aux Laboratoires Robert et Carrière (50 boîtes d'Aqua-Pura).

### Nécrologie

Nous avons la tristesse d'annoncer le décès de Made-moiselle Marie Obalska. Fille d'un officier polonais émigré en France en 1831, elle fut élève, puis professeur à l'Institut Polonais. Plus tard, attachée à la personne de S. A. R. Marguerite d'Orléans, Princesse Czartoryska, elle resta près d'elle jusqu'à la mort de celle-ci (1893).

Miniaturiste distinguée, Marie Obalska était aussi poète. « L'Ode à la jeunesse Polonaise »; « L'Ode au Maréchal Pilsudski », etc., expriment les ardents sentiments polonais qui furent les siens toute sa vie. Elle était membre de la Société des Artistes Français et Présidente de l'Association des Anciennes élèves de l'Hôtel Lambert.

### AVIS AUX CONFERENCIERS

Les Amis de la Pologne mettent gracieusement à la disposition de Mesdames et Messieurs les conférenciers une série de 40 films à images fixes « Ornak » sur la Pologne.

Ces films peuvent être présentés sur tous les appareils courants. Ils ont 35 mm. de largeur.

Chacun d'eux comporte 50 vues. Il est accompagné d'une notice.

Principaux sujets : Varsovie, Poznan, Léopol, Wilno, les Tatrys, les puits de pétrole, la Haute-Silésie, la forêt de Bialowiège, Czenstochowa, la peinture polonaise, les campagnes, la mer, Gdynia etc., etc.

## CHEMINS DE FER DE L'EST

### Service d'enlèvement à domicile dans Paris

Pour vos expéditions en grande et en petite vitesse sur les Réseaux de l'Est et d'Alsace et de Lorraine. Ecrivez ou Téléphonez. Pour la Grande Vitesse, rue Pajol n° 22 bis, Téléphone Nord 83-14. Pour la Petite Vitesse : rue d'Auber-villiers n° 45, Téléphone Nord 04-92 et une voiture passera prendre vos colis à votre domicile.



## CHEMINS DE FER DE L'ETAT

### HIVER 1932-1933

La nuit, des lits-toilette avec draps ou des couchettes vous permettent de voyager confortablement aux prix suivants :

*Lits-toilette* : (de 0 à 250 km.), 50 francs; (au-dessus de 250 km.), 65 francs.

*Couchettes* : (de 0 à 250 km.), 1<sup>re</sup> classe, 25 francs; 2<sup>e</sup> classe, 18 fr. 25; 3<sup>e</sup> classe, 13 fr. 75; (au-dessus de 250 km.), 1<sup>re</sup> classe, 34 francs; 2<sup>e</sup> classe, 27 fr. 25; 3<sup>e</sup> classe, 22 fr. 75.

Renseignez-vous dans les gares du réseau de l'Etat.

### COURS DE LANGUE POLONAISE.

Apprenez le polonais ! Il n'est pas plus difficile que l'allemand ou le russe. Il vous ouvre le monde slave, avec sa haute spiritualité, son âme à la fois si proche et si différente de la nôtre; il vous donne l'accès à cette Pologne que l'on aime d'autant plus qu'on la connaît mieux; il vous livre sa magnifique littérature, encore si mal connue chez nous; il vous permet de prendre contact avec les ouvriers polonais qui sont chez nous, de leur rendre service, d'en faire vos amis.

Le cours des Amis de la Pologne, à la Sorbonne, — Mademoiselle STROWSKA, professeur — peut nous être demandé. Le cours complet dactylographié est en voyé contre la modeste somme de 25 francs (destinée à couvrir les frais de polycopie).

Les cours ont lieu les vendredis à 8 heures du soir, salle de Chimie, à partir du 18 novembre. (Entrée: 1, rue Victor-Cousin). Ils sont gratuits.

### CHEMIN DE FER DU NORD.

*Le réseau de la vitesse, du luxe et du confort.*

Paris-Nord à Londres. Via Calais-Douvres. Via Boulogne-Folkestone. Traversée maritime la plus courte. Quatre services rapides dans chaque sens. Via Dunkerque-Tilbury. Service de nuit. Voitures directes à Tilbury pour le centre et le nord de l'Angleterre.

Services rapides entre la France, la Belgique et la Hollande, l'Allemagne, la Pologne, la Russie, les Pays Scandinaves et les Pays Baltes.

### LE PLUS ANCIEN ET LE PLUS REPANDU DES JOURNAUX POLONAIS EN FRANCE.

## WIARUS POLSKI

35, rue de château, 35

LILLE (Nord)

40 ans d'existence.

Pages spéciales agricoles, féminines, sportives, illustrations, actualités, boy-scoutisme, intellectuelles, suppléments belletristiques.

Amis de la Pologne! Recommandez-le, abonnez-y vos ouvriers et employés polonais. — Prix 7 frs par mois.

COMMERÇANTS!  
CONFIEZ-LUI votre PUBLICITE

C'est le meilleur moyen de répandre vos articles parmi les polonais.

Le « WIARUS POLSKI » s'est voué à la popularisation du rapprochement Franco-Polonais.

## SOCIÉTÉ FRANÇAISE DE LIBRAIRIE

« GEBETHNER ET WOLF »

123, BOULEVARD SAINT-GERMAIN, PARIS VI.

Ouvrages périodiques en toutes langues.

Les commandes, pour tous les pays, sont exécutées, par retour du courrier.

Sur demande, envoi, chaque mois, — gratuitement — de la liste complète de toutes les nouveautés de la librairie anglaises, françaises, polonaises, etc., classées par matières.

Compte P. K O.

Postaux-Chèques

Varsovie

Paris

Nr. 190-840

Nr. 776-84

Téléphone : Danton 04-42

Adresse Télégr. GEBOLFF-PARIS

### On trouve aux Amis de la Pologne

#### DES CARTES POSTALES

Série de 12 vues, en noir : 1 fr.; de 10 vues en bistre : 1 fr. 50; de 7 vues en couleurs : 1 fr. 50. Nouvelles séries : 12 vues, 2 fr. 50; 8 vues : 1 fr. 50.

#### DES AFFICHES

Varsovie, le Wawel, Wilno, Goynia, Haute-Silésie : 10 fr. chacune.

#### DES IMAGES

Portrait équestre du Maréchal Pilsudski, par Szyk : 10 fr. La Vierge de l'Ostrobrama, fond or ou argent : 10 fr. et 5 fr. selon la grandeur.

#### UN ALBUM

« La Pologne immortelle » : 10 fr. Franco : 12 fr.

#### DES COUSSINS

en toile grise, avec bandes de tissus de Lowicz, ou rubans de Cracovie : 15 et 20 fr.

#### NOTRE INSIGNE

En émail blanc et rouge : 3 fr. Par poste recommandé : 3 fr 75.

#### DES PROJECTIONS

Sur les villes, les campagnes, l'industrie, l'histoire, l'art, etc.

## L'Art Populaire Polonais

En vente aux « Amis de la Pologne » 16, rue Abbé-de-l'Épée, Paris (5<sup>e</sup>).

*Etoffes de Lowicz*, à bandes multicolores, à partir de 20 fr. la pièce.

*Etoffes de Wilno*, en lin, ou lin et laine, inusables, dessins d'un très beau style.

*Poupées en costumes nationaux*, à 10, 15 et 60 fr. couple de Lowicz : 40 fr., couple de Cracovie : 40 fr. (chaque poupée séparément 25 fr.)

*Rubans de Cracovie* en soie brochée. Prix divers, de 5 à 12 fr. le mètre.

*Joujoux*, serpents 8 fr.; sifflets 2 fr. etc.

*Papiers découpés de Lowicz*, chaque composition : 8 fr.

*Céramiques diverses*, petits objets de 3 à 15 fr.

(Port en plus.)

### Qu'avez-vous fait ?...

pour la cause polonaise ? Comment avez-vous aidé nos efforts ?

Avez-vous contribué à fonder un Comité régional d'Amis de la Pologne.

Avez-vous trouvé de nouveaux abonnés à la Revue ?  
Avez-vous fait connaître « Notre Pologne » aux écoliers ?

Avez-vous répandu nos publications ?

Avez-vous évité à nos bureaux dépense et travail en réglant votre abonnement dès le début de l'année, sans attendre un avis ?

Y avez-vous joint un don pour nos œuvres ?

Avez-vous souscrit pour le monument aux Volontaires polonais ?

Avis. — Prière de joindre 0 fr. 50 à toute demande de changement d'adresse (frais d'établissement d'un nouveau cliché).

Gérant : H. ANGLES. — Rodez, imp. P. CARRÈRE.



# Hymne National Polonais

M.M. ♩ = 118

La Po-lo-que n'est pas morte en-core, car nous sou-mes vi-vants!

C'est le cri-me qui nous l'a dé-ro-bée, nous le re-con-querirons!

Marche, marche, Dom-bro-wski, De l'É-ta-le à no-tre terre!

Nous i-rons re-voir la pa-tre Guide tes lé-gionnaires!

Marche, marche, Dom-bro-wski De l'É-ta-le à no-tre terre!

Nous i-rons re-voir la pa-tre! Guide tes lé-gionnaires!